

LA SOLITUDE ET LA FRATERNITÉ CHEZ CAMUS

by

Stephanie N. Farrall, B.A.(Hons.)

submitted in fulfilment of the requirements for the Degree of

Master of Arts

UNIVERSITY OF TASMANIA

HOBART

January, 1967.

This thesis contains no material which has been accepted for the award of any other degree or diploma in any university, and to the best of the candidate's knowledge and belief, the thesis contains no copy or paraphrase of material previously published or written by another person, except when due reference is made in the text of the thesis.

Stephanie N. Farrah

TABLE DES MATIERES

	<u>Pages</u>
Introduction	1
I La solitude de la vieillesse	14
II La solitude et l'absurde	36
III La solitude et la nature	67
IV Les relations humaines	81
V La fraternité	103
Quelques conclusions	129
Bibliographie	134

SUMMARY

In this thesis I have attempted to show the significance of the themes of solitude and fraternity in Camus' work and also for our age, when the disintegration of commonly accepted social values and the so-called 'death' of God, combined with the horrors of two world wars and the concentration camps have left man more alone than ever before.

I have studied in particular two kinds of solitude that dominate Camus' work: the solitude of old age and the solitude which comes from believing that man is exiled in an absurd and hostile world. I have tried to trace the ways in which Camus' characters react to their solitude and to find out whether or not they succeed in communicating with others and in transcending their solitude.

The old people fail. In trying to take refuge in religious faith, in sickness, or in seeking the understanding of young people they only increase their loneliness. Even the mothers, bound to their sons by a deep if silent affection, are unable to communicate with their sons. Only Madame Rieux by her self-effacement and thoughtfulness is united with her son while she is still alive.

All those characters who by violence or excess of one sort or another try to escape from a feeling of being exiled in an absurd world end only by failing even more completely because they cause suffering and deprive others of any sense of meaning in their lives. Camus stresses that any betrayal of human values can only lead to cutting oneself off from the human community. In the first series of Camus' work solitude seems to be insurmountable.

- p.ii Summary -

Not even communion with nature or personal relationships alleviate this solitude. Those who feel a sense of unity with nature are forced to realize that this experience is temporary, that men can never fully identify themselves with nature, and that their place is with their fellow men. And Camus shows that as long as a person is preoccupied with his own sufferings or with an abstract idea, friendship, love and marriage in themselves cannot unite him with another person.

It is only when Camus' characters begin to forget their own problems and to fight in the name of mankind against injustice and tyranny in all forms, that they begin to rise above themselves and to overcome their loneliness. In his second series - the series of 'revolt' - and in his last published work, L'exil et le royaume, Camus shows that man is capable of unselfish action and that in serving his fellow men, to the extent of sacrificing his personal happiness and even his life, he is able to experience a deep sense of oneness with others.

In these later works Camus affirms through the example of those characters who dedicate themselves to saving their brothers from oppression that man, in recognizing his fraternity with all mankind, can triumph over his individual loneliness; and above all, that 'there is more to admire in men than to despise.'

.

INTRODUCTION

La solitude et la fraternité jouent un rôle fondamental dans l'oeuvre de Camus. Dès les premières pages de L'envers et l'endroit, où une vieille femme est abandonnée par des jeunes qui vont au cinéma, jusqu'à la scène finale de L'exil et le royaume où un étranger est accepté par des indigènes jusqu'alors hostiles, en passant par les exilés des ouvrages de 'l'absurde' et les solidaires de la période de la 'révolte',¹ Camus traite à travers ses personnages des problèmes de la solitude et de la communication.

Il n'est pas étonnant que Camus s'en préoccupe lui-même. Il a fait dans sa propre vie l'expérience de la solitude et de la fraternité. D'une part il connaît l'angoisse de ne pouvoir communiquer avec sa mère sourde, de se sentir isolé par la maladie, d'être exilé en France loin de sa femme pendant la guerre et d'être séparé d'anciens amis par sa vie d'écrivain célèbre, par la polémique qui a suivi L'homme révolté et par sa décision de se taire sur la

1

Camus groupe lui-même ses ouvrages sous les rubriques d'"Absurde" et de "Révolte". La première série comprend L'étranger, Le mythe de Sisyphe, Caligula et Le malentendu; et la deuxième comprend La peste, L'homme révolté, Les justes et L'état de siège.

(Carnets II, Paris, Gallimard, 1964, p.201.) (En 1947, cependant, Camus ne parle pas encore de L'état de siège, et Les justes sont désignés par "Kaliayev".)

1
question algérienne. C'est de sa propre expérience que Camus affirme que

"L'expérience 'réelle' de la solitude est une des moins littéraires qui soient - à mille lieues de l'idée littéraire qu'on se fait de la solitude."²

Et d'autre part il connaît la camaraderie du théâtre et du sport, et la fraternité de la Résistance et de l'équipe du journal Combat.³ Il a lui-même démontré ce que signifie la fraternité par les efforts continuels qu'il fait en tant qu'artiste et en tant qu'homme pour servir ses semblables. Il a sans cesse défendu la dignité humaine et les droits de l'individu contre la tyrannie et l'injustice. Sa vocation comme écrivain est de "témoigner et crier (...) pour ceux qui sont asservis."⁴ Ecrire signifie pour

1
"Tous et toutes sur moi, pour me détruire, réclamant leur part sans répit, sans jamais, jamais, me tendre la main, venir à mon secours, m'aimer enfin pour ce que je suis et afin que je reste ce que je suis." (Carnets, 1952, cité dans Albert Camus, Théâtre, Récits, Nouvelles, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, 1962, p.2045. Voir aussi: "Vers le milieu de ma vie il me fallut réapprendre péniblement à vivre seul." (Carnets II, p.341).

2
Carnets, Paris, Gallimard, 1962, p.118.

3
"Il existe des choses dont j'ai la nostalgie, par exemple la camaraderie telle qu'elle existait dans la Résistance ou 'à Combat'. Tout cela est loin! Mais je retrouve au théâtre cette amitié et cette aventure collective dont j'ai besoin et qui sont encore une des manières les plus généreuses de ne pas être seul." (Interview donnée à France-Soir, 1958, dans l'Edition de la Pléiade, p.1711). Voir aussi "Pourquoi je fais du théâtre", ibid., pp.1718-26.

4
Actuelles, Paris, Gallimard, 1950, pp.249-50.

Camus affirmer sa solidarité avec ses frères humiliés.¹

La solitude et la fraternité sont d'une importance capitale non seulement pour Camus lui-même mais pour tout le monde au vingtième siècle. L'homme s'est toujours occupé de la solitude et de ses relations avec autrui - la vie étant un réseau de relations humaines, dans la famille et dans la société - mais jamais avec l'urgence dont il s'en occupe aujourd'hui.

C'est que l'homme est plus seul aujourd'hui que jamais. L'écroulement des valeurs religieuses et sociales au dix-neuvième et au vingtième siècles et les horreurs du camp de concentration, de la révolution et de la guerre mondiale l'ont déraciné, l'ont laissé "perdu sans secours" dans les convulsions du temps.² Camus constate que

"Dans ce monde débarrassé de Dieu et des idoles morales, l'homme est maintenant solitaire et sans maître."³

Il n'a pour tout secours que sa volonté d'homme, plus de certitudes

1

"...de mes premiers articles jusqu'à mon dernier livre, je n'ai tant, et peut-être trop écrit que parce que je ne peux m'empêcher d'être tiré du côté de tous les jours, du côté de ceux, quels qu'ils soient, qu'on humilie et qu'on abaisse. Ceux-là ont besoin d'espérer." (Actuelles II, Paris, Gallimard, 1953, p.179)

2

Discours de Suède, Paris, Gallimard, 1958, p.15.

3

L'homme révolté, Paris, Gallimard, 1951, p.93.

1

sauf la chair et la mort. De plus la vie machinale du vingtième siècle l'a réduit à un automate, vidé d'émotion, incapable de nouer des relations profondes avec les autres hommes au moment où il a le plus besoin de le faire. Et Camus ajoute que l'homme a lui-même approfondi sa solitude en exilant la beauté et la nature. Il s'est détourné de ce qui fait sa permanence - de "la nature, la mer, la colline, la méditation des soirs."² Camus insiste que c'est parce que l'Europe s'éloigne sans arrêt de la beauté qu'elle se convulse. Dans les villes détruites de l'Europe:

"des fantômes errent à la recherche d'une amitié perdue, avec la nature et avec les êtres." "...des âmes déchirées ou mortes, incapables d'aimer et souffrant de ne pouvoir le faire." "Le grand drame de l'homme de l'Occident, c'est qu'entre lui et son devenir historique, ne s'interposent plus ni les forces de la nature ni celles de l'amitié."³

D'où vient le sentiment de 'l'absurde' qui est un trait majeur de la sensibilité contemporaine. C'est précisément ce sentiment que le monde n'a plus de sens qui révèle à l'homme sa solitude totale. Car sans un ordre supérieur auquel se référer, - l'univers "soudain privé d'illusions et de lumières" - l'homme se sent un étranger non seulement dans un monde hostile et 'épais' mais parmi les autres hommes, qui eux aussi "sécrètent de l'inhumain". Et

1

"Même humiliée, la chair est ma seule certitude"; "La mort est là comme seule réalité." Carnets II, p.149, et Le mythe de Sisyphe, Paris, Gallimard, 1942, pp.118, 81.

2

L'été, Paris, Gallimard, 1954, pp.109-110.

3

Actuelles, p.261; "Prière d'insérer" à l'adaptation des Possédés de Dostoevsky, Edition de la Pléiade, p.1877.

chose encore plus insupportable, il se sent étranger à lui-même:

"Ce coeur même qui est le mien me restera à jamais indéfinissable. Entre la certitude que j'ai de mon existence et le contenu que j'essaie de donner à cette assurance, le fossé ne sera jamais comblé. Pour toujours, je serai étranger à moi-même."¹

Camus traite donc de problèmes d'une actualité immédiate. Il se joint ainsi à un mouvement central d'écrivains contemporains qui prennent au sérieux la solitude et le délaissement de l'homme dans un monde hostile et privé de sens, et qui cherchent à réunir les hommes et à donner un sens à la vie. D'un côté ils représentent la séparation. Camus note, par exemple, l'"utilisation immodérée" d'Eurydice dans la littérature des années quarante - "C'est que jamais tant d'amants n'ont été séparés."² Comme Camus, Malraux et Sartre représentent l'homme comme "un accident de l'univers", un "intrus", "de trop" dans un monde où tout est gratuit.³ Ils expriment la même conscience du désaccord entre les aspirations de l'homme et les limites que lui impose sa condition humaine.⁴

¹ Le mythe de Sisyphe, pp.18, 28-9, 34.

² Carnets II, p.56.

³ Ces phrases viennent de Malraux, Les voix du silence, Pléiade, 1951, édition de 1956, p.637; et de Sartre, Les mouches, Théâtre, Gallimard, 1947, p.110 et La nausée, Gallimard, 1938, p.163. Voir aussi: Malraux, La lutte avec l'ange, première part: Les noyers de l'Altenburg, Lausanne, 1943, Edition Gallimard, 1948: "Il y a entre chacun de nous et la vie universelle, une sorte de ...crevasse. (...) chaque homme ressent avec force(...) l'indépendance du monde à son égard." (p.127).

⁴ Voir par exemple Malraux, La tentation de l'Occident, Grasset, 1926 Edition, Skira, Genève, 1945, p.123: "Avec une détresse calme, nous prenons conscience de l'opposition de nos actions et de notre vie profonde."

Et de l'autre côté ils affirment la fraternité, la solidarité des hommes contre leur destin injuste et en face du monde moderne. Car l'homme contemporain, privé de Dieu et se sentant un étranger dans un monde absurde et hostile, ressent plus fort que jamais le besoin de se lier à ses semblables. Et le monde moderne exige la solidarité humaine. Les développements récents de la technologie et des moyens de destruction, comme le développement des moyens de communication, ont rendu essentielle la coopération des hommes entre eux à tous les niveaux.

"il n'y a plus d'îles (...) nous sommes forcés à la solidarité ou à la complicité, suivant le cas."¹

C'est dans ce cadre de la solitude de l'homme au vingtième siècle et de son besoin de fraternité qu'il faut situer les thèmes de la solitude et de la fraternité chez Camus.

Ces thèmes sont complexes. Camus emploie de diverses façons/^{les notions} de la solitude et de la fraternité. Et malheureusement il ne les traite nulle part de la façon systématique et détaillée dont il étudie les notions de 'l'absurde' et de 'la révolte' dans Le mythe de Sisyphe et L'homme révolté. Sauf qu'il dise entre parenthèses dans ses Carnets² que la solitude et l'isolement ne sont pas la même chose - mais sans aller plus loin - il ne se soucie pas de définir ce qu'il entend par ces termes. A ses lecteurs, au

¹ Actuelles, p.160.

² p. 108.

contraire, de noter les occasions où Camus parle de la solitude et la fraternité, et d'essayer de saisir d'après le contexte les divers sens qu'il leur prête.

Camus représente plusieurs genres de solitude. Outre ceux dont souffre l'homme depuis toujours, comme la solitude des vieux et celle des amants séparés, Camus représente des genres de solitude qui semblent propres à notre temps. D'abord cette solitude que l'homme contemporain lucide ressent en face de l'absurde et dont souffrent la plupart de ses personnages. Et ensuite la solitude qui selon Camus provient de la trahison des valeurs humaines. Il croit que les mouvements révolutionnaires de ce siècle en abandonnant les valeurs de la justice, de la liberté et de la solidarité (représentées dans L'homme révolté comme les valeurs de "la révolte" à son origine) ont produit les convulsions et la sauvagerie des guerres et des révolutions de ce siècle et ont ainsi fait de notre époque le siècle de la séparation et de la solitude.¹ Tandis que les genres de solitude dont souffrent les vieux et les hommes qui croient que le monde est absurde semblent faire partie de la condition humaine, qu'elle soit de tous les temps ou de ce siècle, en particulier, Camus insiste que cette

1

"...Le grand événement du vingtième siècle a été l'abandon des valeurs de liberté par le mouvement révolutionnaire, le recul progressif du socialisme de liberté devant le socialisme césarien et militaire. Dès cet instant, un certain espoir a disparu du monde, une solitude a commencé pour chacun des hommes libres." (Actuelles II, p.160).

solitude qui vient de la tyrannie et de l'injustice est l'oeuvre¹ des hommes. Tous ses personnages qui trahissent les valeurs humaines se trouvent irrémédiablement seuls et pire, ils plongent leurs victimes dans une solitude profonde.

Mais la solitude n'est pas toujours angoissante. A ces aspects négatifs de la solitude Camus oppose des aspects positifs.

Il affirme même que la solitude à l'égard de Dieu est une des vertus humaines.² C'est une marque de sa grandeur que l'homme a décidé de s'exclure de la grâce et de vivre "sans appel", de porter seul le poids de sa vie; en somme de se faire maître de son destin.³ Les personnages principaux de Camus - comme ceux de Malraux et Sartre, Gide et Anouilh - plus lucides et plus exigeants que la plupart des hommes qui les entourent,⁴ refusent toute aide extérieure, toute attitude déjà prête, et construisent leur destin dans la solitude.

1 "Remarque sur la révolte", dans Existence (Collection La Métaphysique, Gallimard, 1945), p.19.

2 Carnets II, p.31.

3 L'homme révolté, p.131; Le mythe de Sisyphe, pp.84, 78. Ce que cette solitude peut avoir d'exaltant est démontré par la joie de Sisyphe: "Toute la joie silencieuse de Sisyphe est là. Son destin lui appartient. (...)... il se sait le maître de ses jours.(...) Il faut imaginer Sisyphe heureux." (Le mythe de Sisyphe, pp.165-6).

4 Camus dit qu'il met en jeu dans ses ouvrages de l'absurde et de la révolte des "êtres sans mensonges". (Carnets II, p.325).

A ce premier aspect positif de la solitude s'ajoute un deuxième. Camus croit que tout le monde a besoin d'une certaine solitude pour garder son intégrité et pour "se rendre maître de soi-même"¹. Tout en ressentant le désir de se lier à d'autres, Camus exprime parfois un dégoût profond de toute société ("dégoût nauséux de cet éparpillement dans les autres"²) et une nostalgie d'atteindre "l'âme avec sa seule grandeur; la solitude silencieuse."³ Il rêve parfois de la solitude comme d'un paradis et surtout lorsqu'il est devenu écrivain célèbre et on ne lui laisse pas le temps d'écrire.⁴ Il faut de la solitude pour créer et plus important, pour servir les hommes;

"Pour comprendre le monde, il faut parfois se détourner; pour mieux servir les hommes, les tenir un moment à distance. Mais où trouver la solitude nécessaire à la force, la longue respiration où l'esprit se rassemble et le courage se mesure?"⁵

¹ Carnets, pp.152-3.

² Carnets II, p.135.

³ Carnets, p.205.

⁴ "La 'hautaine solitude' dont vous vous plaignez (...) serait après tout, si elle existait, une bénédiction pour moi. Mais ce paradis m'est attribué bien à tort. La vérité est que je dispute au temps et aux êtres chaque heure de mon travail, sans y réussir. (...) ...le plus grave est que je n'ai plus le temps, ni le loisir intérieur, d'écrire mes livres." ("Lettre à P.B.", dans l'édition de la Pléiade, pp.2053-4).

Voir aussi L'envers et l'endroit, Charlot, 1927; réédité, avec une importante préface, Gallimard, 1958, p.27, et "Jonas", où l'artiste est si comblé de monde qu'il n'arrive pas à peindre.

⁵ L'Été, p.13. Voir aussi p.63.

Croyant donc que l'on a le droit d'être seul si on le veut, Camus réclame le droit à la solitude de chacun comme son droit à la liberté, et affirme que c'est un droit que les artistes doivent¹ défendre.

Mais en même temps que la solitude lui semble un "désert délicieux",² Camus reconnaît que si l'écrivain veut parler pour les hommes il ne peut pas s'y abandonner mais doit fréquenter ses semblables. Comme le reconnaît enfin son artiste Jonas, il faut un équilibre entre la solitude et la solidarité.

Il existe ainsi chez Camus une tension continuelle entre le désir d'être seul et le devoir de se faire solidaire avec ses frères, comme il en existe une tension entre les aspects positifs et les aspects négatifs de la solitude. La solitude est donc une notion bien complexe chez Camus - quelque chose tantôt à redouter, tantôt à souhaiter.

Il est intéressant de noter en passant que Camus emploie le mot "silence" d'une façon correspondante. Il y a un silence positif, celui de la création artistique et de l'amour;

"Oui, tout ce bruit ... quand la paix serait d'aimer et de créer en silence!"³

¹ Actuelles, p.264.

² "Pourquoi je fais du théâtre", édition de la Pléiade, p.1720.

³ L'Eté, pp.135-6.

et il y a un silence négatif qui provient de l'oppression:

"...ce qu'il faut combattre aujourd'hui, c'est la peur et le silence, et avec eux la séparation des esprits et des âmes qu'ils entraînent."¹

Camus défend donc ardemment contre la servitude, l'injustice et le mensonge, le dialogue et la communication universelle des hommes entre eux.

La fraternité n'a que d'aspects positifs. C'est la plus haute valeur à laquelle puisse se vouer l'homme. Par "fraternité" Camus semble entendre à la fois le devoir qu'a chaque homme de servir ses semblables, ses frères, et le sentiment de communion qui lie les hommes qui combattent ensemble au nom de l'humanité. Nous verrons dans les chapitres suivants que Camus ne fait pas de distinction entre l'ami et le militant, croyant que la vertu de la "fraternité active"² est commune aux deux.

La solitude et la fraternité sont ainsi liées à d'autres thèmes importants chez Camus: à l'absurde, à la révolte, à la mort, à la lucidité, à la vieillesse, à l'amour, à la nature, aux valeurs de mesure, de justice et de liberté, et à la dignité humaine, pour n'en citer que quelques-uns. Et elles sont liées surtout à l'amour profond qu'a Camus pour l'homme, à sa volonté de nourrir les possibilités qu'il recouvre, de défendre "la part irréductible de l'homme", "cette part chaleureuse qui ne peut servir à rien d'autre

1

Actuelles, p.177. Voir aussi L'homme révolté, pp.345 & 350, et Carnets II, p.155.

2

"Lettre à Roland Barthes sur La peste", édition de la Pléiade, p.1966.

¹
qu'à être" ; et à son angoisse lorsque l'homme se détourne de la voie de la communication et de la fraternité pour prendre celle de l'injustice, du silence et de la solitude.

Beaucoup de critiques ont dit que la solitude et la fraternité jouent un rôle important chez Camus, mais je ne crois pas qu'ils aient examiné ces thèmes en détail. John Cruickshank, par exemple, les subordonne au thème de la révolte, et d'autres traitent plus particulièrement de la place de l'absurde dans l'oeuvre de Camus. Germaine Brée, Roger Quilliot et Jean-Claude Brisville, pour n'en citer que quelques-uns, ne parlent qu'en passant de la solitude et de la fraternité, sans en étudier les nuances et sans en suivre le développement des divers genres. J'espère donc que cette étude indiquera plus clairement combien complexes sont les notions de la solitude et de la fraternité chez Camus, et combien fondamental est le rôle qu'elles jouent dans son oeuvre. J'ai réuni de nombreux exemples dans le but de prouver la vérité de ceci.

Dans cette étude je traiterai en particulier deux genres de solitude qui dominent l'oeuvre de Camus; la solitude qui provient de la vieillesse et de la mort, et celle dont souffre l'homme contemporain lucide en constatant que le monde n'a plus de raison supérieure. Je commencerai par la première puisqu'elle joue un rôle important dans les premiers ouvrages; je passerai ensuite à la

¹

"ce n'est pas la personne humaine qu'il faut protéger, mais les possibilités qu'elle recouvre." (Carnets II, p.338); et "Remarque sur la révolte", op.cit. pp.21,32.

solitude en face de l'absurde puisqu'elle se lie aux thèmes de la nature et des relations humaines que je me propose d'étudier dans les chapitres suivants.

J'examinerai les réactions des personnages devant la solitude, les moyens qu'ils choisissent pour y échapper, et je verrai s'il est possible selon Camus de se dépasser en autrui et d'éprouver la vraie fraternité - s'il est possible de surmonter la condition humaine au vingtième siècle.

Enfin, je voudrais déterminer si l'on peut parler d'une évolution des thèmes dans l'oeuvre de Camus, et si c'est la solitude ou la fraternité qui domine. Et finalement je tiens à étudier le rôle de ces thèmes dans l'expression de la haute conception que se fait Camus de l'homme et des devoirs de l'écrivain envers l'homme.

.

I. LA SOLITUDE DE LA VIEILLESSE

"où aller; il est vieux pour jamais." (L'envers et l'endroit,
p.48)

Une solitude des plus irrémédiables domine les premières pages de Camus; celle qui provient de la vieillesse et de la mort. Dans le premier essai de L'envers et l'endroit une vieille femme infirme est abandonnée par des jeunes qui se décident d'aller au cinéma; un vieillard erre dans la rue, mort déjà aux yeux des jeunes qui ne veulent plus l'écouter, et une grand'mère dominatrice meurt sans l'amour de sa famille. A ces solitaires s'ajoutent les vieux originaux dont les idées ou les habitudes bizarres les séparent des autres hommes; la vieille "originale et solitaire" du dernier essai de L'envers et l'endroit qui soigne son propre tombeau; le vieux Salamano qui bat son chien; le vieux qui crache sur les chats, et le vieil asthmatique qui passe sa journée à transvaser des pois. Et plus important, le personnage de la vieille mère silencieuse qui joue un rôle central dans l'oeuvre de Camus.

N'importe quel vieux dont personne ne s'occupe se sent seul. Mais à cette angoisse Camus ajoute un élément particulier. Ces personnages souffrent tous d'une solitude propre aux pays où le peuple est pauvre, mais riche des beautés de la nature - tels que les pays méditerranéens, et l'Algérie surtout. C'est le monde de "pauvreté et de lumière" où Camus trouve non seulement la source de son inspiration¹ mais l'ambiance caractéristique de ses personnages.

1

Préface à L'envers et l'endroit, p.13.

Les pauvres n'ont pas les moyens faciles de se divertir qu'ont les riches, et les Algériens en particulier, mise à part la joie des sens, n'ont que des amusements "ineptes"¹. Ils sont souvent illettrés, comme la vieille infirme du premier essai, et ne peuvent même remplir en lisant les longues heures des journées passées seuls. La vieille n'aurait pas su comprendre le film. C'est son ignorance autant que son infirmité qui l'empêche d'accompagner les jeunes au cinéma.

De plus, une vie laborieuse les a épuisés, les laissant indifférents même à l'amour. Les époux n'ont plus les forces ou la volonté de s'aimer.

"Un excès de pauvreté raccourcit la mémoire, détend l'élan des amitiés et des amours. Quinze mille francs par mois, la vie d'atelier, et Tristan n'a plus rien à dire à Yseult. L'amour aussi est un luxe, voilà la condamnation."²

Impossible donc une relation de compréhension réciproque qui les eût rendu moins seuls. La plupart des vieilles personnes représentées par Camus sont veuves. Mais ceux dont l'époux vit encore démontrent ce manque de communication. Le vieillard de "L'ironie" et sa femme passent leurs soirées en silence, "le cerveau vide, les yeux fixés et morts." Et lorsque le vieux a la 'fièvre' qui l'effraie et l'isole, elle dit simplement qu'il a la 'lune'. Ne comprenant pas, elle ne sait soulager sa souffrance. L'indifférence est poussée à

¹ Voir Noces, Charlot, 1938, rééditées par Gallimard, 1947, Edition 1950, p.61.

² Avant-propos à La maison du peuple, de Louis Guilloux, cité par Brisville, Camus, Gallimard, 1959, p.229.

L'extrême dans le cas de l'asthmatique, qui ne s'était jamais intéressé à rien, même à sa femme.

Camus indique que si l'époux des autres vivait encore, ils se sentiraient tout aussi seuls. Salamano n'avait pas été heureux avec sa femme, et la mère d'"Entre oui et non" ne se souvient de son époux que comme père de ses enfants, plus comme mari. Comme le dit Camus dans Noces,¹ il n'y a plus beaucoup d'amour dans les vies dont il parle.

Et de l'autre côté, la lumière: le soleil, le ciel, la mer, la splendeur de la nature. Dans un tel pays la richesse est un corps jeune et robuste pour jouir de l'amour et de cet excès de biens naturels. Ces richesses étant les seules qu'ils connaissent, les jeunes Algériens savent en jouir à plein, passant leurs journées au soleil, plongeant et nageant ensemble.

"Il y a une solitude dans la pauvreté, mais une solitude qui rend son prix à chaque chose."²

Il n'y a pas d'autre bonheur dans ces pays que cette vie du corps.³ Et comme le reconnaît Yvars, ce bonheur passe avec la jeunesse. Quand le corps s'est une fois affaibli, ce qui arrive tôt car on y "brûle" la vie et le travail les épuise prématurément, rien ne reste aux Algériens pauvres. Après la jeunesse,

1
Noces, p.69.

2
L'envers et l'endroit, p.63.

3
L'exil et le royaume, Paris, Gallimard, 1957, p.81.

"c'est la descente et l'oubli. Ils ont misé sur la chair, mais ils savaient qu'ils devaient perdre. (...)...pour qui a perdu sa jeunesse, rien où s'accrocher et pas un lieu où la mélancolie puisse se sauver d'elle-même. (...)...tout ici exige la solitude et le sang des hommes jeunes."¹

Ils n'ont même pas la possibilité de se consoler en Dieu.

Pour les Algériens, tous jetés dans le présent, les notions d'enfer et de vertu n'ont pas de sens. Ils vivent sans idée de Dieu, "sans mythes, sans consolation". Et ainsi -

"Ce peuple sans religion et sans idoles meurt seul après avoir vécu en foule."²

La plupart des vieux chez Camus n'attendent donc rien de la religion. La mère de Meursault, sans être athée, n'y avait jamais pensé de son vivant. De même les autres, qui l'ignorent - sauf peut-être l'asthmatique, dont l'athéisme semble tenir à l'humeur que lui donnent les quêtes fréquentes de sa paroisse.

Où s'ils se tournent vers Dieu, c'est plutôt par peur de la solitude et de la mort que par un vrai sentiment religieux, comme on verra c'est le cas de la vieille de "L'ironie".

C'est cette combinaison de la pauvreté et de la lumière qui rend irrémédiable la solitude dont souffrent les vieux chez Camus. Il faut ainsi situer dans ce cadre le thème de la solitude de la vieillesse, car c'est une solitude tout spécialement 'algérienne'.

1

Noces, pp.49-50.

2

ibid., p.61.

Même celle de la mère du Malentendu, bien qu'elle habite la Tchécoslovaquie, loin du soleil algérien. Car une vie dure l'a aussi fatiguée, lui a fait presque des "goûts de religion" - marque de sa faiblesse, comme de la vieille de "L'ironie" - et l'avait séparée de son mari;

"Nous n'avions même pas le temps de penser l'un à l'autre et, avant même qu'il fût mort, je crois que je l'avais oublié."¹

Le vieil asthmatique est le seul qui n'ait pas horreur de cette solitude. Il a décidé lui-même de s'isoler et de réduire sa vie aux gestes élémentaires et automatiques de transvaser ses pois, ne s'intéressant à rien et méprisant les hommes. Il se sépare encore plus des hommes par la joie qu'il éprouve en découvrant l'ordre du monde renversé lorsque les rats sortent et la peste s'installe.

Mais les autres vieux, sauf les vieilles mères que j'étudierai plus loin, souffrent de leur solitude et essaient de la remplir d'une façon ou d'une autre. Se trouvant "très seul" après la mort de sa femme, Salamano avait acheté un chien, qui lui avait tenu compagnie pendant des années. Mais une fois perdu le chien, et plus protégé par la sorte d'affection haineuse qui les avait attachés l'un à l'autre, Salamano se trouve de nouveau désespéré. De même le vieux de la peste qui dépendait aussi des animaux, bizarre prenant un plaisir à cracher sur les chats. Lui aussi est démuni quand les chats disparaissent, pendant la peste.

1

Le malentendu, Gallimard, 1958, p.46.

Le tragique et l'ironique - et c'est un des sens du titre du premier essai de L'envers et l'endroit, "L'ironie" - c'est que les efforts que font la plupart des vieux pour échapper à la solitude de la vieillesse et de la mort ne servent qu'à l'approfondir.

La vieille femme "originale et solitaire" de "L'envers et l'endroit" essaie de fuir la solitude en se précipitant dans le monde des esprits; ce qui la sépare d'autant plus de sa famille car elle refuse de voir ceux qui sont mal considérés dans le monde où elle se réfugie. Et essayer de se faire dans la mort le foyer qu'elle n'a pas eu dans la vie, en soignant son propre tombeau, ne réussit qu'à la rendre déjà morte aux yeux des vivants. Des inconnus compatissants laissent des fleurs sur sa tombe nue à la Toussaint - elle n'est qu'un "mort" anonyme, "abandonné à lui-même".

La grand'mère de "L'ironie" qui avait elle-même éloigné sa famille en croyant que l'amour est une chose que l'on exige, connaît aussi un échec total. Ses efforts pour rattraper leur amour ou du moins leur intérêt en voulant convaincre tout le monde qu'elle a trop à faire, que c'est elle qui tient ensemble les membres de la famille,¹ et enfin en simulant la maladie, ne servent qu'à la rendre une comédienne à leurs yeux. Sa mort ne semble que la dernière et la plus "monstrueuse" de ses simulations. Personne ne la regrette.

1

"C'est moi qui fais tout ici." Et encore: "Qu'est-ce que vous deviendriez si je disparaissais!" L'envers et l'endroit, p.52.

La vieille des premières pages essaie aussi de fuir la solitude en se réfugiant dans la maladie. Elle du moins est vraiment infirme au départ. Son côté droit paralysé l'a immobilisée, ce qui l'a déjà détachée, l'empêchant de sortir avec les jeunes. Elle exagère la gravité de sa maladie pour attirer leur intérêt; mais ses plaintes ne réussissent qu'à les ennuyer plus encore.

La maladie comme évasion est méprisable aux yeux de Camus. Ce n'est qu'un "remède" contre la mort;

"Elle y prépare. Elle crée un apprentissage dont le premier stade est l'attendrissement sur soi-même. Elle appuie l'homme dans son grand effort qui est de se dérober à la certitude de mourir tout entier."¹

Toutes ces tentatives pour échapper à la solitude sont au fond des efforts pour "se dérober à la certitude de mourir tout entier." Car être seuls signifie pour les vieux être confrontés avec leur mort. Et bien qu'il existe une certaine solidarité humaine dans la mort, car mourir est le sort de tous, au moment de mourir on se rend compte que personne ne peut mourir à sa place;

²
"La mort pour tous, mais à chacun sa mort."

La peur de mourir augmente dans un pays de 'pauvreté et de lumière' où, ayant mis tous ses biens sur cette terre, on reste sans défense contre la mort.

1

Noces, p.39.

2

L'envers et l'endroit, p.55.

D'où l'horreur du vieillard à n'être plus écouté;

"On le condamnait au silence et à la solitude. On lui signifiait qu'il allait bientôt mourir." ... "..."pour lui, il fallait qu'on l'écoutât pour qu'il crût à sa vie."¹

De même le désespoir de la vieille quand le jeune homme l'abandonne;

"Rien ne la protégeait maintenant. Et livrée tout entière à la pensée de sa mort, elle ne savait pas exactement ce qui l'effrayait, mais sentait qu'elle ne voulait pas être seule."²

Comme j'ai déjà indiqué, Dieu ne suffit pas. La religion est représentée comme une pauvre échappatoire, comme le "mal dernier",³ l'ultime tentative pour se préserver de la solitude et de la pensée de la mort. Sauf la vieille Espagnole de La peste qui n'est pas représentée comme seule et la grande-duchesse qui après l'assassinat de son mari, invite Kaliayev à prier avec elle pour qu'ils se sentent moins seuls,⁴ la vieille infirme de "L'ironie" est la seule à chercher la consolation religieuse. Et de peur seulement - elle est vertueuse "par nécessité". Le caractère superficiel de sa foi est représenté par les objets dans lesquels elle met toute sa confiance - son chapelet, son christ de plomb

1 L'envers et l'endroit, pp.45,49.

2 ibid., p.42.

3 ibid., p.39.

4 Les justes, Gallimard, 1950, Edition G. Harrap, London, p.88.

et un saint en stuc. Mais sa foi ne sert qu'à la rendre encore plus seule - c'est Dieu qu'elle accuse de l'avoir séparée des hommes dont elle a si besoin;

"Dieu ne lui servait de rien, qu'à l'ôter aux hommes et à la rendre seule. Elle ne voulait pas quitter les hommes."¹

C'est enfin des autres hommes que les vieux ont tous besoin² pour se protéger contre la solitude et l'idée de leur mort. Mais étant représentés sans amis de leur âge avec qui partager leurs souffrances, tout ce qui leur reste, c'est la compréhension des jeunes. Et c'est précisément cette compréhension qui leur manque. A l'exception de Salamano, qu'écoute avec sympathie Meursault lorsque son chien est perdu,³ Camus dépeint les vieux au moment où les jeunes les abandonnent, au moment où ils se rendent compte de combien ils sont seuls.

Le vieillard de "L'ironie" essaie de retenir auprès de lui les jeunes en leur racontant ses aventures passées, beaucoup exagérées, et en leur signalant l'infériorité de la jeunesse d'aujourd'hui - ce qui ne le rend guère aimable. Comme il est naturel, les jeunes préfèrent leurs propres divertissements -

¹ L'envers et l'endroit, pp.42-43.

² Voir surtout L'envers et l'endroit, pp.41,42,49.

³ L'étranger, Paris Gallimard, 1942. Edition Livre de poche, 1960 pp.59-61, 68-71.

"Qu'importent les souffrances d'un vieil homme quand la vie vous occupe tout entier?" - et inévitablement ils s'en vont, laissant seul et désespéré le vieillard;

"De nouveau seul. N'être plus écouté, c'est cela qui est terrible lorsqu'on est vieux. On le condamnait au silence et à la solitude."¹

La vieille infirme se trouve encore plus seule. Car quelqu'un s'était un moment intéressé à elle, et plein de compassion, la comprenait. C'est la seule occasion dans L'envers et l'endroit où la jeunesse s'occupe de la vieillesse et semble prête à la délivrer de la solitude. Mais ce moment de compréhension ne dure pas. Non sans conflit et remords le jeune homme s'en va au cinéma avec les autres et la vieille, ayant connu un moment l'espoir, est replongée dans une solitude plus profonde qu'auparavant.

Encore une fois il est ironique que les efforts que font ces vieux pour retenir l'attention des jeunes ne servent qu'à les ennuyer ou les gêner, et à les éloigner plus vite. La vieille, en ne lâchant pas la main du jeune homme, ne voulant pas le laisser partir, provoque même son "haine féroce" et le désir momentané de la gifler.

A qui la faute? Les jeunes doivent-ils rester de longues heures auprès des vieux? et les vieux ont-ils le droit d'exiger qu'on les écoute? Camus ne juge pas. Il décrit simplement, sans commentaire. Il lui semble naturel que les jeunes s'amuse

¹

L'envers et l'endroit, p.45.

ensemble, et que les vieux regrettent le départ des jeunes, qui représentent pour eux la vie. Il existe pour la plupart entre la jeunesse et la vieillesse un fossé qui ne peut être comblé.

Ainsi échouent tous les efforts que font les vieux pour briser leur solitude, que ce soit en 'cultivant' sa propre mort, en fuyant dans la maladie, ou la foi, ou en recherchant la compréhension d'un autre. La solitude de la vieillesse semble sans remède. Au lieu d'essayer de la fuir, mieux vaudrait aux vieux d'accepter leur sort, "regarder leur destin dans les yeux."¹ Ceci demande un courage qui manque à la plupart des hommes; et Camus dépeint avec une compassion profonde l'angoisse des vieux dans leur peur et leur horreur d'être seuls et de mourir.

Comme les autres vieilles personnes chez Camus, les mères sont veuves, et usées par une longue vie de travail exténuant. Mais ce qui les distingue des autres, c'est qu'elles ont un fils. Cette relation les sauvera peut-être de la solitude.

Mais à première vue elles semblent toutes séparées de leur fils par un profond silence. La mère d'"Entre oui et non", réduite à un mutisme même animal par la surdité, la fatigue et une mère rude et dominatrice, ne peut pas révéler à son fils qu'elle l'aime, et ne l'a jamais caressé parce qu'elle ne saurait pas. Et le fils de sa part lui parle peu, et se demande s'il l'aime.² Le gouffre qui les

¹ L'envers et l'endroit, p.77.

² "Il a pitié de sa mère, est-ce l'aimer?", L'envers et l'endroit, p.65.

sépare se fait voir le soir où il rentre et la trouve seule dans la maison vide, perdue dans une contemplation sans but, et surtout la nuit qu'il passe à côté d'elle parce qu'on l'avait brutalisée. A voir la souffrance de sa mère il se rend compte que malgré sa compassion, son "immense pitié", il ne peut pas pénétrer son étrange indifférence ou soulager son angoisse.

Un silence sépare aussi Meursault et sa mère. Depuis longtemps ils n'avaient rien à se dire et elle passait son temps à le suivre des yeux en silence. Le fils d'"Entre oui et non" voulait au moins aider sa mère. Mais Meursault semble indifférent à la sienne. Il l'a abandonnée dans un asile, ne venant presque plus la voir parce que cela lui prenait son dimanche. Et pire, lorsque sa mère est morte, il ne témoigne d'aucune douleur. Il boit et fume pendant la veillée, commence une liaison amoureuse le lendemain et va voir un film de Fernandel. Il ne sait même pas l'âge de sa mère. Une telle indifférence ne rend moins seule aucune mère.

La mère du Malentendu et son fils sont séparés par un silence plus absolu, né quand Jan est parti très jeune pour faire fortune; prolongé lorsqu'il rentre et ne s'annonce pas, voulant être reconnu sans avoir à dire son nom; et enfin consommé par le silence définitif, la mort. Car découragé par l'accueil froid de sa mère, son manque de reconnaissance, et son assurance que "Les vieilles femmes désapprennent même d'aimer leur fils. Le cœur s'use",¹

¹
Le malentendu, p.47.

Jan ne retrouve pas les mots nécessaires et ainsi se produit le malentendu fatal où la mère tue son propre fils.

Elle ne se sent pas moins séparée de sa fille, bien que Martha soit restée près d'elle pendant ces années. Elle ne l'a pas embrassée depuis longtemps, comme elle n'avait même pas embrassé son fils lorsqu'il est parti. C'est surtout la fatigue qui les sépare. Ses rêves de trouver le repos après une vie dure se heurtent aux désirs de Martha qui veut continuer à tuer afin de pouvoir partir pour les pays de soleil. Le meurtre de Jan les sépare de façon définitive. Elle rejette Martha, découvrant que plus fortes que la détresse d'une fille sont "la fatigue...et la soif du repos"¹.

La mère de Rieux n'exprime pas non plus son amour. Mais cette fois ce n'est pas la séparation qui est soulignée. Bien qu'elle et Rieux s'aiment dans le silence, sans arriver jamais à s'avouer leur amour, ils sont liés d'une profonde tendresse qui n'a pas besoin de mots pour s'exprimer. Leur compréhension mutuelle se fait voir par un sourire ou un regard de tendre sollicitude.² Les rapports de Madame Rieux et son fils démontrent que le silence entre mère et fils peut unir.

Et on se rend compte que le silence des autres mères les unit à leur fils en même temps qu'il les sépare de lui. Le lien entre la mère d'"Entre oui et non" et son fils leur semble si naturel

1

Le malentendu, p.89.

2

La peste, Paris, Gallimard, 1947, Edition Livre de poche, 1962, par exemple: pp.99,100,233.

qu'ils croient les mots inutiles;

"C'est vrai, il ne lui a jamais parlé. Mais quel besoin, en vérité? A se taire, la situation s'éclaircit. Il est son fils, elle est sa mère. Elle peut lui dire: "Tu sais." "1

C'est cette nuit où le fils se tourmente de ne pouvoir aider sa mère qu'il devient sensible en même temps aux liens qui l'attachent à elle. Bien que ce soit une nuit d'une affreuse solitude, car ils se trouvent tous deux "seuls contre tous", privés de l'espérance qui nous vient des hommes", veillant pendant que les "autres" dorment, il découvre que c'est une solitude "à deux", qu'ils partagent et qui les unit - "désespérante et tendre" à la fois. 2

Jan aussi se sent lié à sa mère. C'est le devoir qui le fait rentrer après ces années, le devoir d'un fils de retrouver sa mère et de la rendre heureuse. Et il y a des moments où, malgré le refus de Jan de s'annoncer, la mère semble près de le reconnaître - elle sent que ce voyageur n'est pas comme les autres - et où Jan croit deviner chez elle une certaine tendresse. 3 Martha et sa mère

1 L'envers et l'endroit, p.73.

2 ibid., pp.69-70.

3 Le malentendu, pp.52,49,70.

1
avouent aussi qu'elles ont besoin l'une de l'autre. Et que Camus ait tenu à atténuer le manque de tendresse entre elles est évident d'après l'omission dans l'édition de 1958 de quelques phrases dures qui sont dans l'édition de 1947.²

On comprend aussi que Meursault n'a pas abandonné sa mère, mais que la mettre à l'asile était la meilleure solution. L'asile lui paraît une chose naturelle puisqu'ils n'attendaient plus rien l'un de l'autre, elle s'ennuyait avec lui, et il manquait d'argent pour la faire garder et soigner. Et à l'asile elle s'est fait des amis, et s'est même 'fiancée' avec le vieux Pérez. Elle est ainsi moins seule que les autres vieux chez Camus qui n'ont pas d'amis de leur âge qui partagent les mêmes intérêts. Elle est aussi moins seule que sa vieille amie et Pérez qui après sa mort sont désespérés,

1

Martha: "Que ferais-je sans vous à mes côtés, que deviendrais-je loin de vous? Moi, du moins, je ne saurais pas vous oublier." (p.53)

La mère: "je dois témoigner qu'à ta manière tu as été une bonne fille" (p.83); "je n'ai pas cessé de t'aimer." (p.88).

2

La mère: "Celle-ci est ma fille. Elle m'a suivi tout au long de ce temps, et sans doute, c'est pourquoi je la sais ma fille. Sans cela elle aussi serait peut-être oubliée." (Edition de la Pléiade, p.1791).

n'ayant plus personne. On comprend d'ailleurs que l'apparente indifférence de Meursault à la mort de sa mère ne provient pas d'un manque d'amour, mais d'une extrême sensibilité à la vérité. Au lieu de dire les mots convenables et de faire les gestes que la société attend de lui, il ne dit pas plus qu'il ne ressent. Et croyant que la mort est une chose qui arrive un jour à l'autre, qu'il n'y a rien à faire, il le croit inutile et hypocrite de dire plus qu'il aurait "préféré" que sa mère ne mourût pas.¹

Ce lien silencieux qui les unit en même temps qu'il les sépare, réussit-il enfin à sauver les mères de la solitude? Il semble que non, d'après "Entre oui et non". Bien que le fils sente les liens qui l'attachent à sa mère, il n'arrive pas à soulager sa souffrance. Cette nuit c'est plutôt sa propre solitude qu'il décrit. Celle de sa mère, qu'elle ne peut exprimer elle-même, n'est représentée que de l'extérieur, par ses gémissements et ses mouvements agités. Chacun est enfermé dans sa propre solitude, le fils ne pouvant aider sa mère ni partager avec elle sa propre angoisse de se sentir un "étranger" même chez lui, car elle n'y comprendrait rien. Et quand ils se revoient des années après - encore en silence - c'est toujours la séparation qui est soulignée. En demandant deux fois, "Tu reviendras?", la mère laisse voir sa crainte que son fils ne revienne bientôt, et sa phrase inachevée révèle combien seule elle

1

L'étranger, pp.51,96.

se sent sans lui;

"Je sais bien que tu as du travail. Seulement, de temps en temps..."¹

Son fils ne le sauve pas de la solitude. Elle est la plus seule des mères - à cause aussi de la souffrance physique et de son peu d'intelligence. Les autres expriment parfois des pensées assez profondes,² tandis que Camus souligne la difficulté qu'a celle-ci à penser,³ et l'aspect animal et désespérant de son mutisme. Sa solitude reste d'une "irréremédiable désolation".

Cette description de la vie de l'enfant pauvre et de l'amour complexe et désespérant que ressent le fils pour sa mère sourde reflète l'expérience personnelle de Camus⁴ et surtout le sentiment exprimé par Camus dans ses Carnets:

¹ L'envers et l'endroit, p.76.

² Voir par exemple: Le malentendu, p.83; L'étranger, pp.113-4; La peste, pp.14, 99.

³ Elle pense "difficilement" et se perd d'habitude dans une contemplation sans but; "A quoi tu pense?" "A rien." L'envers et l'endroit, pp.64-65.

⁴ Voir - Brisville, Camus, op.cit., p.32 et seq.; Brée, Camus (New Jersey, 1959), p.71; Brée (ed.), Camus: A Collection of Critical Essays (New Jersey, 1962), Introduction, p.5; Cruickshank, Albert Camus and the Literature of Revolt (London, 1959) Galaxy Edition, New York, 1960), p.25 et seq.; Thody, Albert Camus 1913-60 (London, 1961), p.18.

"j'aimais ma mère avec désespoir. Je l'ai toujours aimée avec désespoir."¹

C'est aussi le manque de communication entre mère et fils qui est souligné dans Le malentendu. C'est en effet une tragédie du silence et de la séparation de mère et fils. On côtoie continuellement la reconnaissance; mais chaque fois que Jan est sur le point de tout révéler, un mot distrait de sa mère l'en décourage. La tragédie aurait pu être évitée si Jan s'était décidé de dire simplement son nom, et si sa mère l'avait reconnu, comme on croit qu'une mère reconnaît toujours son fils. Le moment où elle comprend que c'est son fils qu'elle a noyé est à la fois celui de la pire solitude et de la naissance d'une certaine paix. D'une part elle goûte l'horreur d'avoir trahi son rôle de mère;

"quand une mère n'est plus capable de reconnaître son fils, c'est que son rôle sur la terre est fini.";

et d'autre part elle renaît à l'amour;

"je vis à nouveau, au moment où je ne puis plus supporter de vivre."²

Pour la première fois elle apprend que dans ce monde "où rien n'est assuré", il existe quand même des certitudes. La sienne;

"L'amour d'une mère pour son fils est aujourd'hui ma certitude."³

1 Carnets II, pp.177-8.

2 Le malentendu, pp.83,89.

3 ibid., p.83.

Elle accepte que son rôle est fini et qu'il ne lui reste plus que la mort. Elle va rejoindre son fils au fond de la rivière. Ici l'union de mère et de fils est possible, mais seulement dans la mort.

La mort unit aussi Meursault et sa mère. Contrairement à ce qu'on croit au début, Meursault n'a pas oublié sa mère. Il parle d'elle dans chaque chapitre, il se souvient de ce qu'elle lui¹ disait, et avant son exécution il arrive même à la comprendre. Il comprend alors sa solitude et pourquoi à la fin de sa vie elle a pris un 'fiancé', et il comprend qu'elle devait se sentir libérée par la mort, et que "personne n'avait le droit de pleurer sur elle." Bien que cette compréhension vienne trop tard pour soulager la solitude de sa mère, elle vient enfin réunir mère et fils.

Au lieu d'essayer de fuir comme les autres vieux la solitude et l'idée de la mort, les mères du Malentendu et de L'étranger semblent accepter leur destin, et ces deux sont réunies avec leur fils, même si c'est seulement dans la mort.

Mais Madame Rieux est la seule qui de son vivant soit unie à son fils, et qui semble surmonter la solitude. Elle se soucie continuellement de la fatigue et de la douleur de Rieux et elle soigne Tarrou avec une tendresse maternelle qui lui rappelle sa propre mère. Elle s'efface et pense aux autres, et ainsi elle est la moins seule de toutes les vieilles personnes dépeintes par Camus.

¹

Voir L'étranger, pp.113-4,160,165,178-9.

Ce sont son dévouement et sa bonté qui sont soulignés, pas la solitude. Sa bonté et son acceptation tranquille de la vie ¹ lui donnent des forces que les autres n'ont pas, lui permettant d'être même plus forte que la peste et la solitude. ²

Par le thème de la solitude de la vieillesse on touche à l'une des préoccupations principales de Camus. Il cite "la mère" comme un de ses dix mots préférés. ³ Elle représente pour lui la source de la vie: "Une mère, vois-tu, c'est l'humanité." ⁴ Après La peste on ne retrouve pas le personnage de la vieille mère silencieuse, bien que continue chez Clamence, Yvars et Janine la préoccupation de la vieillesse. Mais jusque-là la mère joue un rôle central. Même si elle est morte avant le commencement du récit, comme la mère de Meursault, et même si elle s'efface comme Madame Bieux, elle est toujours présente, ou bien dans les pensées de son fils, ou bien tranquillement à ses côtés, lui donnant les forces à continuer la lutte contre la peste. Elle joue même quelquefois - à son insu - un rôle fatal. C'est elle qui noie son fils dans Le malentendu, et c'est elle qui en dernière analyse est responsable de la mort de son

1

Elle apprend sans s'étonner la nouvelle des rats: "Ce sont des choses qui arrivent." (La peste, p.14); "...avec elle tout paraissait toujours facile" (p.14); et: "A mon âge, on ne craint plus grand-chose." (p.99).

2

La peste, p.94. Et voir p.221: "elle pouvait rester à la hauteur de n'importe quelle lumière."

3

Inédit (mars 1951 - déc. 1953). Cité par Brisville, Camus, p.223.

4

Camus cite A. Jacob, Carnets II, p.340, 1950.

fils dans L'étranger, car Meursault est condamné enfin d'avoir enterré sa mère avec un "coeur de criminel".

Ainsi dans son oeuvre jusqu'à La peste, Camus a déjà atteint le but dont il rêve lorsqu'il parle en 1958 de vouloir mettre encore au centre de son oeuvre à venir

"l'admirable silence d'une mère et l'effort d'un homme pour retrouver une justice ou un amour qui équilibre ce silence."¹

La sensibilité dont Camus traite le thème de la solitude de la vieillesse provient non seulement du fait qu'il parle de sa propre expérience, mais aussi de sa conviction profonde que l'artiste doit parler pour tous ceux qui sont réduits au silence, que ce soit le résultat de l'oppression,² de la surdité ou de ne pouvoir s'exprimer:

"notre seule justification, s'il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire."³

Ainsi il parle dans Révolte dans les Asturies et dans "Les muets"⁴ pour les ouvriers, victimes de la répression et de l'exploitation

¹ L'envers et l'endroit, p.33.

² "la servitude fait régner le plus terrible des silences", L'homme révolté, p.350.

³ Conférence du 14 déc., 1957, Discours de Suède, p.59. Voir aussi Actuelles II, p.179: "Le mineur qu'on exploite ou qu'on fusille, les esclaves des camps, ceux des colonies, les légions de persécutés qui couvrent le monde ont besoin, eux, que tous ceux qui peuvent parler relaient leur silence et ne se séparent d'eux."

⁴ Il est intéressant de noter à propos de ce titre que Camus parle dans L'homme révolté de la "muette" hostilité qui sépare l'opprimeur de l'opprimé. (p.350).

économique, et dans Combat et Actuelles pour les victimes des Nazis et pour les Kabyles, réclamant pour eux la dignité contre la servitude et la misère.¹

En exprimant l'angoisse des vieux solitaires Camus témoigne de sa passion continuelle de la justice et de l'amour, et témoigne de son souci de les retrouver pour ceux qui ne peuvent les revendiquer eux-mêmes.

* * * * *

¹ Voir surtout son enquête sur la misère des Kabyles, Actuelles III, Gallimard, 1958.

II LA SOLITUDE ET L'ABSURDE

"où pourrais-je me sentir chez moi?" (L'homme révolté, p.94)

Les personnages de Camus souffrent tout particulièrement du deuxième genre de solitude; celui de l'homme lucide qui découvre que la vie est absurde. Cette solitude joue un rôle fondamental non seulement dans les ouvrages groupés par Camus sous le titre de l'"Absurde" - L'étranger, Le mythe de Sisyphe, Caligula et Le
¹malentendu - mais dans toute son oeuvre, dès L'envers et l'endroit jusqu'à L'exil et le royaume.

Il est difficile de distinguer cette solitude du premier genre discuté dans le chapitre précédent. Car de quoi souffre le vieillard de "L'ironie" sinon de l'absurde, lorsqu'il ressent de la "nausée" à découvrir que "demain sera semblable, et après-demain, tous les
²autres jours."? La vieillesse le met en présence de la mort, qui en venant couper net sa vie la prive de sens. Ainsi le sentiment de l'absurde se mêle à l'angoisse des vieux.

Mais la plupart des personnages chez Camus qui éprouvent la solitude métaphysique et qui en sont les plus conscients, sont jeunes et en bonne santé. Tandis que les vieux ne peuvent plus rien attendre de la vie, ces jeunes ont toute leur vie à vivre. Ils

¹
Carnets II, p.201.

²
L'envers et l'endroit, pp.47-8.

ressentent donc une angoisse profonde à découvrir que le monde n'a plus de raison supérieure, et ils expriment souvent un sentiment vif de l'injustice faite à l'homme. "Nous sommes volés", déclare Martha, et Diego se révolte contre le "crime" que "de tous temps" ¹ l'on a commis contre les hommes.

Contrairement aux vieux qui font des efforts aveugles et pitoyables pour échapper à la solitude, les jeunes choisissent d'une façon lucide, et, à leur manière, "logique", une ligne de conduite. Je vais donc étudier à part les jeunes, examiner leurs réactions en face de l'absurde, et voir si les voies qu'ils suivent réussissent ou non à briser leur solitude.

Ils expriment tous le désarroi et le déracinement de l'homme contemporain, exilé dans un monde hostile et privé de sens, sans Dieu ni valeurs fixes, n'ayant pour tout secours que sa propre volonté. Ils se trouvent comme Clamence "sans loi", "sans dieu et sans maître"; comme d'Arrast, "sans église, sans rien." ² Ce que cette solitude vis-à-vis de Dieu peut avoir d'angoissant est démontré par Jan, et par sa peur de la solitude "éternelle", sa crainte qu'"il n'y ait pas de réponse". ³

¹ Le malentendu, p.102 et L'état de siège, Gallimard, 1948, p.216.

² La chute, Gallimard, 1956, pp.136,154; L'exil et le royaume, p.230.

³ Le malentendu, p.66.

Ils se sentent tous des étrangers à la manière de l'homme absurde décrit dans Le mythe de Sisyphe - non pas de l'homme privé de raison mais au contraire assez raisonnable et lucide pour avoir reconnu l'absurdité du monde.¹ Ils souffrent de ces sentiments d'exil et du même désaccord entre leurs désirs et les limites que leur impose la condition humaine, du "divorce entre l'homme et sa vie, l'acteur et son décor." Aspirant au bonheur et à l'immortalité, et cherchant un sens à la vie, ils ne trouvent que la souffrance et la mort, et le "silence déraisonnable du monde."²

Martha se sent exilée dans l'auberge isolée au coeur de la Tchécoslovaquie, loin de la mer et des pays du soleil qui représentent pour elle le bonheur, la liberté, la vie enfin. Emprisonnée dans ce lieu "clos", et rêvant de cet autre pays où "l'été écrase tout(...)" et où, enfin, les choses sont ce qu'elles sont", elle exprime l'exil de l'homme dans le monde contemporain. Sa demeure "n'est pas ici", mais loin de l'auberge qui comme l'Europe du vingtième siècle, refroidie par "trop d'années grises" est sans ressources pour le coeur - "rien ici qui ressemble à de l'intimité."³

1

C'est P.-H. Simon qui a exprimé ainsi cette idée dans Théâtre et destin, Paris, 1959, p.198.

2

Le mythe de Sisyphe pp.18,45.

3

Le malentendu, pp.62,48.

Jan souffre aussi d'un sentiment d'exil qu'il ne peut plus supporter. Loin de sa famille, il découvre qu'on ne peut pas être heureux sans retrouver les siens et sa patrie. On n'a pas seulement son devoir à remplir envers eux - "un homme (n'est) jamais seul" - mais surtout on ne peut pas toujours rester un étranger. On brûle d'être reconnu - et sans avoir à dire son nom. Mais Jan le trouve plus difficile qu'il ne le croyait, car sa mère et sa soeur sont trop préoccupées de leurs propres projets pour le reconnaître. Se sentir un étranger, même parmi les siens, semble être la destinée humaine.

Meursault au contraire n'est pas exilé dans son milieu physique. Il y semble bien adapté, chez lui au soleil et près de la mer, parmi les splendeurs de la nature dont rêve Martha. Il vit entièrement dans le présent, se réjouissant de cette vie des sens et des "joies saines" du corps dont parle Camus dans Noces¹. Mais que Meursault soit en effet un étranger est évident dès les premières lignes, par le ton plat et vidé d'émotion qu'il emploie en parlant de la mort de sa mère:

"Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile: 'Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués.' Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier."

Cette indifférence apparente se précise dans ses actions suivantes. Il fume et dort pendant la veillée, il ne pleure pas à l'enterrement, il va nager, le lendemain, commence une liaison avec Marie et va

1

"L'été à Alger".

voir un film de Fernandel. Le dimanche suivant il tue un homme et n'exprime aucun remords.

Meursault n'agit pas de façon conventionnelle. Il semble ignorer les sentiments que respecte la société, comme le devoir filial, l'amour, l'ambition et la religion. Il avait mis sa vieille mère à l'asile; cela lui est "égal" de se marier avec Marie; "égal" aussi d'accepter la promotion et d'aller à Paris; et enfin l'existence de Dieu est une question "sans importance" pour lui.¹

C'est un étranger par excellence, vivant d'un jour à l'autre sans but ni point de repère. En somme, un étranger à sa vie, à la vie telle qu'on le conçoit ordinairement, et un étranger surtout vis-à-vis de la société. Meursault traduit de la façon la plus concrète la "nudité" de l'homme en face de l'absurde.²

C'est souvent un événement particulier qui fait naître le sentiment d'être un étranger, qui produit "l'éveil" décrit par Le mythe de Sisyphe, le moment où les "décors s'écroulent" et le "pour-quoi" s'élève.³

L'attitude qui sépare Meursault des autres, son sentiment que rien n'a d'importance, même pas le mariage ou l'ambition, date du moment où il a dû abandonner ses études;

¹ L'étranger, pp. 64, 63, 169.

² Carnets II, p. 36.

³ Le mythe de Sisyphe, p. 27.

"Quand j'étais étudiant, j'avais beaucoup d'ambitions de ce genre. Mais quand j'ai dû abandonner mes études, j'ai très vite compris que tout cela était sans importance réelle."¹

C'est la souffrance qui provoque chez l'enfant d'"Entre oui et non" le sentiment de l'absurde. Les deux occasions où il prend conscience de la souffrance de sa mère, le soir où il rentre et la trouve si seule et désolée et la nuit où il la veille après qu'on l'avait brutalisée, il souffre de constater non seulement qu'il est un "étranger" même chez lui, mais qu'il ne s'appartient plus, que la vie n'a plus de sens - que travailler et accepter d'être un homme ne conduit qu'à être vieux. Comme Meursault après l'abandon de ses études, il croit que "plus rien ne conduit à plus rien";

"Le monde s'était dissous et avec lui l'illusion que la vie recommence tous les jours. Rien n'existait plus, études ou ambitions, préférences au restaurant ou couleurs favorites. Rien que la maladie et la mort où il se sentait plongé..."²

C'est sa propre souffrance qui fait du renégat un étranger. Il a choisi lui-même l'exil, voulant orgueilleusement subjuguier les habitants sauvages d'une ville africaine "fermée à tous les étrangers." Mais mutilé, sa langue arrachée, il découvre la solitude de

1

L'étranger, p.64.

2

L'envers et l'endroit, p.69.

¹
l'épouvante. Ayant abandonné ses anciens maîtres en Europe, nié maintenant par ses nouveaux maîtres, il se trouve un étranger total.

Le voyage peut aussi plonger l'homme dans l'exil et la solitude, comme d'Arrast le découvre en Brésil.² Car le voyage, ainsi que la souffrance, le précipite hors de l'orbite ordinaire de sa vie. En l'arrachant à tout ce qui lui est familier, le voyage ôte à l'homme le refuge des habitudes et des routines qui le défendent ordinairement de la "souffrance d'être seul", sa condition fondamentale.³ Les jeunes hommes de "La mort dans l'âme" et d'"Amour de vivre" se trouvent tout à fait dépouillés loin des leurs, à Prague et à Palma où tout leur est étrange. Plus rien ne leur masque l'absurde;

"Un grand désaccord se fait entre (eux) et les choses."⁴
Dépayés, ils se découvrent "sans parure", face à face avec eux-mêmes, avec leur angoisse et leur solitude. Et dans cet état vide et désespéré l'homme à Prague est bouleversé par la mort de l'homme dans une chambre d'hôtel voisine, par le fait surtout que cet homme est mort seul. (L'horreur en est soulignée par la répétition de

¹
L'exil et le royaume, pp.51,63.

²
ibid., p.228.

³
L'envers et l'endroit, p.109.

⁴
ibid., p.88.

¹
"seul"). Il se trouve au bout de ses forces - "brisé (...), je ne pouvais aller plus loin". Voici vraiment, comme l'indique le titre de l'essai, la "mort dans l'âme".

C'est enfin la mort qui plus que tout autre événement fait naître le sentiment de l'absurde et révèle aux personnages leur solitude. Caligula est bouleversé par la mort de Drusilla, sa soeur et sa maîtresse. Mais ce n'est pas la perte de Drusilla qui le tourmente, c'est la mort tout court.² C'est l'évidence brutale de la vérité que

³
"Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux."
Cette déclaration résume la notion de l'absurde. Car la mort, plus masquée par l'espoir de l'éternité, en nous privant de la vie, notre seul bien, rend toute activité humaine absurde. L'homme a le droit au bonheur et il aspire à l'immortalité mais sa destinée humaine le condamne à souffrir et à mourir: "Je vois que rien ne dure! Savoir cela!"

⁴
La mort est ainsi l'absurdité la plus totalement absurde. La découverte de cette vérité "lourde à porter" sépare Caligula des autres hommes dès le début. Seul à reconnaître que le monde n'est

¹
L'envers et l'endroit, p.92.

²
Il est à noter que le titre original de la pièce était: "Caligula ou le sens de la mort" - Carnets, jan. 1937, p.43.

³
Caligula, version de 1958, Le malentendu suivi de Caligula, p.122.

⁴
Cette phrase vient d'Henri Gouhier: "Albert Camus et le théâtre", dans La table ronde, no.146, fév. 1960, p.65.

pas conforme aux désirs de l'homme;

"Les hommes pleurent parce que les choses ne sont pas
ce qu'elles devraient être"¹ -

et seul à reconnaître que ce monde est sans importance, Caligula
déclare que dans tout l'Empire romain il est "seul libre". Le
voilà par son propre aveu déjà seul - aveu fier à ce moment de la
pièce mais qui deviendra ensuite amer.

C'est aussi la mort, le meurtre d'un fils et le suicide d'une
jeune femme qui à la fin du Malentendu force la mère à croire que
le monde, comme la souffrance, n'est pas raisonnable; et qui dans
La chute produit de façon plus saisissante le moment de conscience,
"la découverte essentielle"². Car Clamence avait laissé noyer une
jeune femme sans rien tenter pour la sauver. Et c'est le souvenir
de ce suicide et de sa lâcheté, éveillé une nuit par un mystérieux
éclat de rire, qui révèle à Clamence l'absurdité et l'hypocrisie de
sa vie jusque-là. Avocat célèbre à Paris, spécialiste des nobles
causes, aimé de tout le monde, heureux et profondément content de
lui-même, il croyait mener une vie exemplaire. Mais atteint au
sommet de la satisfaction et forcé à s'examiner, il voit qu'il n'a
jamais été l'homme qu'il pensait; que toutes ses bonnes actions,
loin d'être l'expression d'une générosité spontanée, n'étaient qu'un
moyen de s'agrandir, - qu'il n'avait jamais rien fait pour autrui;

¹
Caligula, p.136.

²
Le malentendu, p.86, et La chute, p.81.

"Moi, moi, moi, voilà le refrain de ma chère vie (...)
Quand je m'occupais d'autrui, c'était pure condescendance,
en toute liberté, et le mérite entier m'en revenait; je montais
d'un degré dans l'amour que je ne portais."¹

Cette découverte le rend immédiatement seul. Par sa lucidité il se
trouve d'un coup un étranger aux autres hommes, toujours contents
d'eux-mêmes, et un étranger au monde, où tout semble maintenant se
moquer de lui et l'isoler;

"L'univers entier se mit alors à rire autour de moi."²

Et, ne pouvant plus croire en son innocence et sa vertu, il se
trouve un étranger à lui-même, profondément déçu par le divorce
entre ce qu'il croyait être et ce qu'il est vraiment. Le voilà seul
devant l'absurde ainsi qu'il est décrit dans Le mythe de Sisyphe:

"cette incalculable chute devant l'image de ce que nous
sommes, cette 'nausée' comme l'appelle un auteur de nos
jours, c'est aussi l'absurde."³

La mort enfin rend Meursault et Tarrou des étrangers vis-à-vis
de la société. Car c'est à l'enterrement de sa mère que Meursault
se heurte pour la première fois aux conventions de la société. Il
choque les gens par son manque apparent de douleur et par son refus
d'observer les rites traditionnels. Et qu'il se sente dès cet événe-
ment un étranger est indiqué par son impression d'être à plusieurs
reprises jugé - par le patron, le directeur de l'asile, le concierge

1
La chute, p.58.

2
ibid., p.94.

3
Le mythe de Sisyphe, p.29.

et les amis de sa mère, qui semblent "là pour (le) juger".¹

C'est une exécution qui sépare de façon définitive Tarron de la société. Troublé déjà à l'âge de dix-sept ans par une condamnation à mort, il est si dégoûté de voir fusiller un homme des années après qu'il décide de refuser pour quelque raison que ce soit

"tout ce qui, de près ou de loin, (...) fait mourir ou justifie qu'on fasse mourir."²

En renonçant à tuer il se sépare de ses camarades et il se condamne à "l'exil définitif", puisque la société où il vit a pour fondement la peine capitale.

Si la souffrance et la mort d'une personne font naître chez les personnages cités le sentiment de l'absurde, la souffrance et la mort de centaines de citoyens plongent toute une ville dans la certitude de l'absurdité de la vie dans La peste et L'état de siège. Et si jusqu'ici quelques individus se sentent des étrangers vis-à-vis de la société ou d'un univers hostile, la peste transforme en exilés toute une communauté.

Car la peste renforce tout ce qu'il y a d'incompréhensible et d'inacceptable dans la souffrance et dans la mort. Comme la guerre, elle

"généralise l'absurdité un peu plus essentielle de la vie, la rend plus immédiate et plus pertinente."³

1. L'étranger, pp.7,9,12,17.

2. La peste, p.202.

3. Annexe IV, 'Feuilleton inclassable', Edition de la Pléiade, p.1946. cf. Carnets, pp.166-7 (sep. 1939) où Camus parle plus directement de la guerre comme "peste".

Le monde devient un monde insensé, où le meurtre d'un homme est aussi quotidien que celui des mouches.¹ Il n'y a pas d'événement plus absurde. Dépassant l'entendement humain, la peste semble une "farce", "trop bête", comme un mauvais rêve qui va passer et qui n'est pas pris au sérieux. Elle surgit et s'éloigne comme par hasard, et de façon arbitraire elle condamne les hommes à une mort affreuse, tuant des enfants innocents et épargnant des escrocs.

En face de cette souffrance les citoyens se sentent des exilés. Enfermés dans les villes closes d'Oran et de Cadix comme des prisonniers condamnés, "pour un crime inconnu, à un emprisonnement inimaginable,"² ils souffrent d'un exil "sans remède". Tous veulent retrouver leur vraie patrie, la mer qui représente la liberté,³ et surtout ceux qu'ils aiment. Car la peste apporte la séparation. Au sens profond du terme, elle est exil et séparation. Elle isole non seulement ces villes du monde extérieur, les laissant sans contact sauf le télégramme, avec tout ce qu'il comporte d'abstraction, mais aussi les habitants les uns des autres par leur peur de contagion;

1

La peste, p.238.

2

ibid., p.81; et voir L'état de siège, p.90, "nous n'avons pas mérité cette prison!"

3

"...la vraie patrie se trouvait au-delà des murs de cette ville étouffée. Elle était (...) dans la mer, les pays libres et le poids de l'amour. Et c'était vers elle, c'était vers le bonheur, qu'ils voulaient revenir." (La peste, p.240).

- "Nous sommes seuls, la Peste et nous! (...) La mer est désormais trop loin." (L'état de siège, p.89); "Mais le seul refuge est la mer dont ces murs nous séparent." (L'état de siège, p.134). Voir aussi L'état de siège, p.162.

et elle sépare les amants et les membres d'une même famille, pour des raisons sanitaires et puis par la mort, séparation définitive. Pour ceux qui à la fin de l'épidémie ont perdu l'être qu'ils aiment, c'est toujours la peste.

Par le thème de la séparation, qui devait être le grand thème du roman,¹ Camus représente à la fois la séparation qui caractérise pour lui l'époque de la guerre² et l'exil de l'homme dans l'univers clos et incompréhensible du vingtième siècle:

"Je veux exprimer au moyen de la peste l'étouffement dont nous avons souffert et l'atmosphère de menace et d'exil dans laquelle nous avons vécu. Je veux du même coup étendre cette interprétation à la notion d'existence en général. La peste donnera l'image de ceux qui dans cette guerre ont eu la part de la réflexion, du silence - et celle de la souffrance morale."³

La peste, "c'est la vie", croit le vieil asthmatique.⁴ Dans La peste et L'état de siège c'est l'humanité entière en proie à la solitude, au mal et à la mort.

Ainsi la douleur qui est si souvent solitaire, est maintenant partagée de tous. La souffrance individuelle en face de l'absurde décrite dans les premiers ouvrages surtout (L'envers et l'endroit,

¹ Carnets II, p.80.

² "ce qui me semble caractériser le mieux cette époque, c'est la séparation. Tous furent séparés du reste du monde, de ceux qu'ils aimaient ou de leurs habitudes." (Carnets II, p.70).

³ Carnets II, p.72.

⁴ La peste, p.246.

L'étranger, Caligula et Le malentendu), devient dans les ouvrages de "Révolte" passion collective; et les exilés solitaires cèdent la place aux "collectifs d'exilés"¹. Et ainsi est étendue plus forcément à toute la condition humaine la notion de l'absurde, et de la solitude et la séparation qui résultent de la constatation de l'absurde.

Il faut noter que l'absurde ne vient pas toujours de l'extérieur comme il semble le faire dans La peste.² Les hommes peuvent se trouver tout aussi seuls devant l'absurde et le mal d'origine humaine. Comme Meursault devant les aspects mécaniques et absurdes des conventions de la société, représentées par les funérailles, par le procès, et surtout par l'idée de son exécution à venir.³ Comme les victimes de la bureaucratie et du système totalitaire dans L'état de siège. Que l'absurde et le mal soient ici d'origine humaine est souligné par la représentation de la peste par un homme. Camus vise en particulier toute société totalitaire, en ce qu'elle soit une machine à désespérer l'homme.⁴ Dans Les justes

¹ Phrase de K. Weinberg, "Albert Camus et le thème de l'exil", 'Configuration Critique d'Albert Camus I', Revue des Lettres Modernes, VIII, automne 1961, p.28.

² Voir par exemple p.61: "ce malheur qui nous venait de l'extérieur".

³ Que ce soit c'est aspect mécanique de l'exécution qui l'obsède est souligné par la répétition trois fois des mots "mécanique", "mécanisme", L'étranger, pp.158-9.

⁴ Voir "Pourquoi L'Espagne?" (Réponse à G. Marcel), Actuelles, pp.241-50. Cette désignation générale a apparemment été limitée dans la première production où la Peste portait l'uniforme d'un officier Nazi. (Crumickshank, op.cit. p.212).

aussi ce sont l'injustice faite à l'homme par l'homme, la tyrannie et la servitude qui séparent les hommes les uns des autres, les oppresseurs des opprimés, et qui privent les victimes d'un sens à leur vie.

Voilà donc les hommes seuls en face de l'absurde, qu'il vienne de l'extérieur ou des hommes eux-mêmes. Mais l'important n'est pas de constater que le monde ou la société sont absurdes et qu'on s'y sent exilé. C'est comment on se décide alors à s'y conduire.

Meursault refuse de mentir. Loin d'être insensible et sans conscience comme il le paraît à première vue, il se montre extrêmement sensible à la vérité. Il refuse d'employer même pour se sauver les formules consacrées et vidées de sens que demande la société; d'exprimer une douleur qu'il ne ressent pas après la mort de sa mère, de parler d'amour et de mariage là où il ne découvre que désir et tendresse fugitive, et de dire qu'il regrette son crime, quand il éprouve à cet égard plus d'ennui que de regret véritable.

Martha et Caligula répondent à l'hostilité du destin par le meurtre et le crime. Martha ne tue pas pour tuer. C'est afin de pouvoir échapper enfin à l'horizon enfermé de son pays et de pouvoir vivre libre devant la mer qu'elle aide sa mère à tuer et à dépouiller les riches voyageurs qui viennent à leur auberge.

Mais Caligula choisit délibérément le mal. Il croit que c'est le seul moyen de compenser l'injustice du destin;

"il n'y a qu'une façon de s'égaliser aux dieux; il suffit d'être aussi cruel qu'eux."¹

1

Caligula, p.193.

Ayant découvert qu'il ne peut plus supporter le monde tel qu'il est fait et que seul lui satisfera l'impossible;¹ que tout ici-bas est mensonge et qu'il faut qu'on vive dans la vérité - c'est-à-dire dans l'absurde, la terreur et l'arbitraire - il se met à substituer à l'absurde occasionnel l'absurde intentionnel. Il renverse les valeurs humaines, il nie l'amour et l'amitié, la justice et l'honneur, il loue la promiscuité, décrète la famine, et tue sans raison, jusqu'à transformer sa philosophie en cadavres. Enfin, il se fait destin et prétend que c'est lui qui remplace la peste. Si la conscience de l'absurde mène au meurtre et au suicide de quelques individus dans Le malentendu, elle provoque le meurtre et le crime au niveau universel dans Caligula, étant donné le pouvoir sans limites dont dispose Caligula comme empereur.

Le renégat et Clamence choisissent aussi la démesure. Le renégat se voue à "l'âme immortelle" de la haine dès le jour où on lui a coupé la langue.² Il ne hait pas ses bourreaux, mais tous ceux en Europe qui l'ont trompé en exaltant l'amour et le bien. Ayant découvert en subissant la torture que son dieu d'amour n'est pas tout-puissant, il le renie et se fait l'esclave du cruel fétiche,

¹ "J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde." (Caligula, p.121).

² L'exil et le royaume, p.65.

du mal et de la puissance. Il attend le missionnaire qui vient le remplacer et veut le tuer pour régler son compte avec l'amour, avec "la sale Europe, tout le monde."

Clamence choisit le mépris et le jugement. Ne pouvant supporter le sentiment d'être seul coupable, il veut entraîner tout le monde avec lui dans le sentiment de la faute. Il s'exile donc à Amsterdam et se livre à une confession calculée, se condamnant afin de se donner le droit à son tour de juger ses contemporains. Dans sa solitude il se fait un prophète - "prophète vide pour temps médiocres"¹ - annonçant la condamnation et non la grâce.

Mais la façon dont ils se conduisent ne réussit qu'à les rendre plus seuls. C'est précisément sa passion de la vérité qui éloigne d'autant plus de la société Meursault, et qui le condamne enfin à mort, un "monstre moral"² qui menace la société. C'est au procès, où cette passion est mise le mieux en évidence que Meursault se rend compte de combien il est seul. Jusque-là il s'était senti séparé des autres par son impression d'être jugé. Et il avait découvert la solitude en prison, surtout après la visite de Marie, où la distance entre les grilles et la difficulté de communiquer lui

¹
La chute, p.135.

²
"le vide du coeur tel qu'on le découvre chez cet homme devient un gouffre où la société peut succomber." (L'étranger, p.148.)

avaient fait comprendre qu'il était isolé du monde extérieur, de la vie libre et des relations humaines. C'est alors qu'avait commencé l'angoisse dont il ne veut pas parler, angoisse que je trouve d'autant plus émouvante que Camus la laisse sous-entendue;

"personne ne peut imaginer ce que sont les soirs dans les prisons."¹

Meursault s'était trouvé si seul dans sa cellule qu'il n'avait compris qu'après cinq mois que la voix qu'il entendait résonner était la sienne, que depuis longtemps il parlait seul.

Mais ce n'est qu'au procès, en voyant l'horreur des assistants à entendre qu'il ne savait pas l'âge de sa mère et qu'il n'avait pas voulu la voir, qu'il comprend à quel point il est isolé. À se sentir "détesté" même, il se découvre une envie de pleurer -sentiment extraordinaire chez un homme qui semble jusque-là vidé d'émotions. Et devant le cérémonial ridicule du procès il se sent un "intrus", "de trop".² Son avocat l'écarte encore de l'affaire,

1 L'étranger, p.120.

2 ibid., p.124. - tout comme Garine des Conquérants et Ivan Karamazov des Frères Karamazov qui éprouvent ce même sentiment de l'absurde devant le peu de relation entre les faits en cause et la cérémonie du procès. Kafka représente aussi dans Le procès la logique insensée de la procédure légale. Il est intéressant que Camus note dans ses Carnets II "l'attirance ressentie pour la justice et son fonctionnement absurde", et qu'il donne comme exemples: Gide, Dostoïevsky, Balzac, Kafka, Malraux, Melville (p.14).

et le réduit à zéro en disant "je" chaque fois qu'il parle de lui.

Enfin il se trouve seul devant la mort. C'est alors qu'il arrive à comprendre la solitude de sa mère, et pourquoi à la fin de sa vie elle avait pris un 'fiancé'. Ayant rejeté la consolation religieuse que lui offre l'aumônier, tout ce qu'il souhaite est d'être accueilli le jour de son exécution par beaucoup de spectateurs et avec des cris de haine, pour qu'il se sente "moins seul".

Martha, Caligula, Clamence et le renégat se trouvent encore plus seuls que Meursault. La violence et la cruauté ne servent qu'à renforcer l'absurdité du monde et à les retrancher tous de façon définitive de la société.

Dès que sont découverts le passeport et l'identité de Jan, Martha se trouve trois fois seule. Sa mère, qui est tout ce qui reste à elle, la rejette pour aller rejoindre son fils mort. Le crime, qu'elle imaginait un foyer, l'unissant à sa mère, devient alors une solitude. Et elle comprend qu'elle est exilée pour toujours, privée de l'amour et du bonheur, et de la mer dont elle a soif:

"Je suis trop loin de ce que j'aime et ma distance est sans remède."¹

Caligula découvre aussi que le meurtre et le crime l'isolent; "trop de morts, cela dégarnit." Ses actions arbitraires provoquent

1

Le malentendu, p.90.

à tel point la haine des patriciens qu'ils finissent par l'assassiner. Il laisse voir tout au long de la pièce qu'il souffre de sa solitude croissante. Il raconte l'histoire d'un empereur que personne n'aimait; il révèle à Cherea son besoin de parler à coeur ouvert à quelqu'un d'intelligent; il remarque qu'il y a de moins en moins de monde autour de lui, et il déplore que les poètes ne sont pas ses alliés comme il le croyait:

"Les poètes sont contre moi, je puis dire que c'est la fin."¹

Il se sent si isolé que continuer à tuer semble le seul moyen de combler le "vide sans mesure" dont il souffre;

"Quand je ne tue pas, je me sens seul. Les vivants ne suffisent pas à peupler l'univers."²

Mais ce n'est qu'au moment de l'assassinat, en regardant Caesonia morte et se croyant abandonné par Hélicon qu'il se rend compte de sa solitude totale, de sa peur et de son angoisse.³ Comme Martha il meurt seul, reconnaissant qu'il sera toujours un exilé, qu'il n'aura jamais ce qu'il désire;

"où étancher cette soif? (...) Rien dans ce monde, ni dans l'autre, qui soit à ma mesure."

1

Caligula, pp.157,206,205,238.

2

ibid., p.242.

3

"Cette nuit est lourde comme la douleur humaine" (ibid., p.249).

Clamence trouve que sa passion de juger le prive d'amis. Il n'a que des complices, qui nombrent le genre humain. Il se sent donc seul au milieu des foules:

"Ah! (...) savez-vous ce qu'est la créature solitaire, errant dans les grandes villes?"¹

Et ce qui est plus angoissant, il se trouve sans aide contre les souffrances de l'homme lucide qui reconnaît que l'homme est abandonné, sans la promesse d'une rédemption, sans l'espoir d'un royaume;² qui reconnaît aussi que la liberté n'est qu'une "corvée", "une course de fond, bien solitaire"; et enfin que l'homme doit mourir seul. Ce que craint surtout Clamence, c'est de mourir sans avoir avoué tous ses mensonges:³ non pas à Dieu, qui n'existe plus, mais aux hommes:

"Quelle mort plus solitaire (...) que celle de celui qui disparaît, refermé sur ses mensonges et ses crimes."⁴

Le renégat se trouve le plus seul de tous. Après avoir tué le missionnaire au nom du fétiche, il est abandonné à son tour, et crucifié. Du fond de sa solitude, exprimée par des mots qui

1
La chute, p.137.

2
"Ah! mon cher, pour qui est seul, sans dieu et sans maître, le poids des jours est terrible." (ibid., p.154).

3
"...point d'amis (...) Seul dans une salle morose, seul dans le box, devant les juges, et seul pour décider, devant soi-même ou devant le jugement des autres. Au bout de toute liberté, il y a une sentence." (ibid., p.154).

"...il faut se venger de devoir mourir seul. La mort est solitaire tandis que la servitude est collective." (ibid., p.157-8).

"Une crainte ridicule me poursuivait, (...) ; on ne pouvait mourir sans avoir avoué tous ses mensonges." (ibid., p.105).

4.
Carnets, 1951. Cité dans l'édition de la Pléiade, p.2002.

parodient ceux du Christ agonisant,¹ il se retourne vers les hommes "autrefois fraternels, seuls recours." Mais comme réponse il n'a que la poignée de sel qui emplit sa bouche. Réduit au niveau d'une bête par la brutalité (comme Grabot de La voie royale)² et aussi par la violence de sa haine, il n'est plus capable de communiquer ou de vivre en société.

Meursault, Martha, Caligula, Clamence et le renégat meurent seuls et souffrent de leur solitude. Mais de façon paradoxale, par leur exigence de la vérité et de l'absolu, par leur refus de se compromettre et par leur refus surtout des valeurs de la société, ils choisissent eux-mêmes d'être seuls. Leur solitude est à la fois angoissante et à fuir, et orgueilleuse et volontaire.

Caligula, par exemple, se vante d'être "seul libre" dans l'Empire romain, grâce à sa lucidité supérieure, d'avoir conquis "la divine clairvoyance du solitaire". Il exalte cet "isolement non pareil de l'homme qui tient toute sa vie sous son regard".³ Il va jusqu'à sacrifier à sa passion de l'impossible l'amitié de Scipion et de Cherea et l'amour de Caesonia. Cette choix est soulignée par les scènes à la fin des actes II à IV où il se trouve seul avec chacun de ceux qu'il aime,⁴ et où il finit chaque fois par le

¹ "ô fétiche pourquoi m'as-tu abandonné? Tout est fini ..." (L'exil et le royaume, p.75).

² A. Malraux, Paris, Grasset, 1930 (Edition Livre de poche, 1964), p.116 et seq.

³ Caligula, p.247.

⁴ Acte II sc.xiv avec Scipion; Acte III sc.vi avec Cherea; Acte IV sc.xiii, juste avant l'assassinat, avec Caesonia.

repousser - de façon définitive dans le cas de Caesonia. C'est pour parfaire la "solitude éternelle" qu'il désire, qu'il étrangle sa maîtresse fidèle, dernier témoin de sa vie "si longue, si chargée de dépouilles."

Clamence recherche aussi la solitude, afin de dominer. Il choisit librement l'exil en Hollande, pour mieux faire son métier de juge-pénitent, et ses lieux préférés sont les hauteurs d'où il peut régner et juger seul:

"J'ai encore trouvé un sommet, où je suis seul à grimper et d'où je peux juger tout le monde."¹

Il témoigne de ce désir même avant le rire qui provoque sa chute, laissant voir déjà, sans le savoir, le mépris des hommes qui va bientôt empoisonner sa vie:

"Un balcon naturel (...) était (...) l'endroit où je respirais le mieux, surtout si j'étais seul, bien au-dessus des fourmis humaines."²

Mais être lucides, ils finissent par reconnaître dans le moment de conscience qui vient aux personnages de Camus avant de mourir, que la solitude n'est pas ce qu'ils voulaient au fond, et que s'ils sont seuls, c'est de leur propre faute.

Martha et Clamence reconnaissent qu'ils ont tort, tout en refusant de changer de vie. Martha reconnaît qu'il est juste

1

La chute, p.164.

2

ibid., p.31.

qu'elle meure seule après avoir vécu et tué seule, et Clamence avoue¹ que sa solution n'est pas "l'idéal". Mais Clamence continue de s'aimer et de se servir des autres et Martha, souffrant d'un sentiment vif de l'injustice faite à elle ("plus jamais je n'aurai ce qui m'est dû (...) ...on ne m'a pas fait droit"), se révolte contre son destin:

"Je hais ce monde où nous en sommes réduits à Dieu. (...) je ne m'agenouillerai pas. (...) Je quitterai ce monde sans être réconciliée."²

Le renégat et Caligula au contraire reconnaissent sincèrement leur erreur. Le renégat témoigne d'une envie de renoncer au mal et de recommencer:

"Quitte ce visage de haine, sois bon maintenant, nous nous sommes trompés, nous recommencerons, nous referons la cité de miséricorde..."³

Et Caligula, acceptant la mort, consent à ne plus tourmenter les hommes. Il reconnaît qu'il a lui-même créé sa solitude:

"Vous êtes de moins en moins nombreux. J'ai fait ce qu'il fallait pour cela"⁴

Même quelque temps avant sa mort il exprime une nostalgie profonde de retrouver l'innocence. Il se trouve si hanté par les êtres qu'il a tués, qu'il rêve de cette solitude qui lui est à jamais défendue:

"Seul! Ah! si du moins, au lieu de cette solitude empoisonnée de présences qui est la mienne, je pouvais goûter la vraie, le silence et le tremblement d'un arbre!"⁵

¹ Le malentendu, p.99 et La chute, p.167.

² ibid., pp.90-1.

³ L'exil et le royaume, pp.75-6.

⁴ Caligula, p.243.

⁵ ibid., p.183.

qu'elle meure seule après avoir vécu et tué seule, et Clamence avoue que sa solution n'est pas "l'idéal".¹ Mais Clamence continue de s'aimer et de se servir des autres et Martha, souffrant d'un sentiment vif de l'injustice faite à elle ("plus jamais je n'aurai ce qui m'est dû (...)on ne m'a pas fait droit"), se révolte contre son destin;

"Je hais ce monde où nous en sommes réduits à Dieu. (...) je ne m'agenouillerai pas. (...) Je quitterai ce monde sans être réconciliée."²

Le renégat et Caligula au contraire reconnaissent sincèrement leur erreur. Le renégat témoigne d'une envie de renoncer au mal et de recommencer;

"Quitte ce visage de haine, sois bon maintenant, nous nous sommes trompés, nous recommencerons, nous referons la cité de miséricorde..."³

Et Caligula, acceptant la mort, consent à ne plus tourmenter les hommes. Il reconnaît qu'il a lui-même créé sa solitude;

"Vous êtes de moins en moins nombreux. J'ai fait ce qu'il fallait pour cela"⁴

Même quelque temps avant sa mort il exprime une nostalgie profonde de retrouver l'innocence. Il se trouve si hanté par les êtres qu'il a tués, qu'il rêve de cette solitude qui lui est à jamais défendue;

"Seul! Ah! si du moins, au lieu de cette solitude empoisonnée de présences qui est la mienne, je pouvais goûter la vraie, le silence et le tremblement d'un arbre!"⁵

1
Le malentendu, p.99 et La chute, p.167.

2
ibid., pp.90-1.

3
L'exil et le royaume, pp.75-6.

4
Caligula, p.243.

5
ibid., p.183.

Enfin il avoue qu'il a eu tort :

"Je n'ai pas pris la voie qu'il fallait, je n'aboutis à rien. Ma liberté n'est pas la bonne."¹

Ainsi Meursault, Martha et Caligula, Clémence et le renégat ne réussissent pas à briser la solitude qu'ils éprouvent en face de l'absurde. Sans exception ils agissent et meurent seuls. Et même si d'un certain sens ils recherchent la solitude, afin de rester fidèles à leur passion de la liberté, de la vérité ou de l'absolu, ils sont forcés enfin à reconnaître que l'homme ne peut pas vivre dans la solitude.

La grave erreur de tous sauf Meursault est de vouloir échapper à la solitude et trouver un sens à la vie au dépens des autres hommes. Non seulement ils se rendent irrévocablement seuls, mais ils plongent les autres dans la solitude et les prive d'un sens à leur vie. Ils trahissent la solidarité des hommes dans la douleur et dans l'espoir. Et pour cette raison je trouve que leur solitude est beaucoup moins émouvante que celle de Meursault.

Martha en tuant Jan condamne sa femme Maria à vivre dans une "terrible solitude", dans le désert qu'est la vie sans amour et sans signification. Et pas satisfaite, elle veut la désespérer² et la laisse à découvrir, par le refus du vieux domestique de l'aider,

1

Caligula, p.249.

2

"Je ne puis mourir en vous laissant l'idée que vous avez raison, que l'amour n'est pas vain, et que ceci est un accident. Car c'est maintenant que nous sommes dans l'ordre (...) Celui où personne n'est jamais reconnu." (Le malentendu, p.101).

combien solitaire est la douleur. Le "Non!" brutal, d'autant plus final que c'est la première fois que le vieux, muet jusque-là, parle, peut symboliser l'insensibilité du destin aux souffrances de l'homme, et souligner ainsi la solitude de l'homme vis-à-vis de dieu.

Il faut noter que Jan est aussi responsable de la solitude de Maria. Le malentendu aurait pu être évité s'il était décidé à dire simplement son nom, au lieu de jouer et d'inventer des moyens de se faire reconnaître:

"Quand on veut être reconnu, on se nomme, c'est l'évidence même. On finit par tout brouiller en prenant l'air de ce qu'on n'est pas."¹

Clamence renie aussi la communauté des souffrances, d'abord en buvant l'eau d'un camarade agonisant lorsqu'il est élu "pape" dans un camp de prisonniers, et ensuite en proclamant la culpabilité universelle, en refusant aux hommes toute excuse:

"...je suis (...) pour toute théorie qui refuse l'innocence à l'homme et pour toute pratique qui le traite en coupable."²

Caligula en essayant de nier la condition humaine est coupable de nier les hommes. Par fidélité à lui-même il est infidèle à l'homme.³ Et empereur, le plus puissant de ces personnages, il prive le plus grand nombre d'hommes d'un sens à la vie. Cherea exprime l'angoisse

¹ Le malentendu, p.24.

² La chute, p.153.

³ Camus, "Préface à l'édition américaine du théâtre", édition de la Pléiade, p.1728.

de tous ses victimes:

"voir se dissiper le sens de cette vie, disparaître notre raison d'exister, voilà ce qui est insupportable. On ne peut vivre sans raison."¹

Ils sont ainsi tous coupables de faire souffrir. Et comme le reconnaît Caligula avant sa découverte de l'absurde, "faire souffrir (est) la seule façon de se tromper,"²

Mais faire souffrir est inévitable dès qu'on se livre à la fureur du tout ou rien, même si on a le noble but qu'exprime Caligula de vouloir combattre la mort et rendre enfin heureux les hommes.³ Le renégat veut le pouvoir et le mal absolu, comme Clamence proclame la culpabilité totale une fois perdue son innocence totale. Martha écraserait tout sur son passage pour obtenir ce qu'elle désire, et Caligula démontre que sa liberté "n'a plus de frontières."⁴

Ils sont tous coupables de dépasser les limites, de nier la valeur de la mesure, valeur sacrée chez Camus, sans laquelle tout devient chaos, solitude et souffrance.⁵ On ne peut pas rester logique jusqu'à la fin, comme le croit Caligula, et on ne doit pas

1 Caligula, p.148.

2 ibid., p.127.

3 ibid., p.139.

4 Le malentendu, p.62 et Caligula, p.133.

5 Voir, par exemple, L'homme révolté et "L'exil d'Hélène", L'été. Aussi: "...la force et la violence sont des dieux solitaires." ("Le minotaure", L'été, p.43.).

essayer de le faire. Il faut reconnaître des limites, et essayer de diminuer le mal et l'injustice au lieu d'y ajouter;

"Nous portons tous en nous nos bagues, nos crimes et nos ravages. Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde; elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres."¹

Leur erreur profonde, comme celle de Caligula, vient de leur "logique". Ils auraient pu tout aussi bien choisir la voie de l'humanité que défendent Cherea et Caesonia² et que choisirent les combattants de La peste, de L'état de siège et des Justes. Camus démontre très clairement dans ses Lettres à un ami allemand que la constatation que le monde est absurde ne mène pas inévitablement à l'injustice et à la cruauté;

"Nous avons longtemps cru ensemble que ce monde n'avait pas de raison supérieure et que nous étions frustrés. Je le crois encore d'une certaine manière. Mais j'en ai tiré d'autres conclusions que celle dont vous me parliez alors. (...)

Vous n'avez jamais cru au sens de ce monde et vous en avez tiré l'idée que tout était équivalent et que le bien et le mal se définissaient selon qu'on le voulait. Vous avez supposé qu'en l'absence de toute morale humaine ou divine les seules valeurs étaient celles qui régissaient le monde animal, c'est-à-dire la violence et la ruse. Vous en avez conclu que l'homme n'était rien. (...)

1

L'homme révolté, p.372.

2

"...J'ai envie de vivre et d'être heureux. Je crois qu'on ne peut être ni l'un ni l'autre en poussant l'absurde dans toutes ses conséquences." (Caligula, p.209).

"Mais si le mal est sur la terre, pourquoi vouloir y ajouter? (...)
Ce qui est possible mérite aussi d'avoir sa chance." (ibid., pp.136-7).

"Où était la différence? C'est que vous acceptiez légèrement de désespérer et que je n'y ai jamais consenti. C'est que vous admettiez assez l'injustice de notre condition pour vous résoudre à y ajouter, tandis qu'il m'apparaissait au contraire que l'homme devait affirmer la justice pour lutter contre l'injustice éternelle, créer du bonheur pour protester contre l'univers du malheur. (...)

Et moi, refusant d'admettre ce désespoir et ce monde torturé, je voulais seulement que les hommes retrouvent leur solidarité pour entrer en lutte contre leur destin révoltant. (...)

Vous le voyez, d'un même principe nous avons tiré des morales différentes."¹

Meurssult au contraire n'est pas coupable de faire souffrir comme Caligula et Martha, ni de haïr et de mépriser ses semblables, comme Clamence et le renégat. Il meurt moins seul qu'eux, dans l'assurance et l'acceptation. S'ouvrant à la paix de la nuit, il se trouve heureux, "sûr de (lui), sûr de tout", et prêt à tout revivre. Il est le seul à mourir en déclarant qu'il a eu raison, et qu'il l'a toujours.

Mais s'il ne fait pas délibérément souffrir, s'il tue l'Arabe par "hasard", "à cause du soleil", le meurtre est quand même un acte sans mesure, comme la haine du renégat, le mépris de Clamence, et la révolte de Martha et de Caligula. Comme eux il est coupable de dépasser les limites. Il comprend lui-même que rompre cet équilibre, "c'est s'abîmer"² :

1

Lettres à un ami allemand, Gallimard, 1948, pp.70-3.

2

Camus emploie ces phrases dans sa définition de la tragédie, dans sa conférence prononcée à Athènes sur l'avenir de la tragédie. (Edition de la Pléiade, p.1703).

"J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux."¹

En outre, il est aussi coupable que ces autres personnages de vouloir se sauver seul. Il ne pense pas vraiment à autrui, bien qu'on retrouve chez lui des traits sympathiques, comme on verra dans chapitre IV. Il est au fond indifférent au sort des autres, et sa dernière pensée est de lui-même: "pour que je me sente moins seul".

C'est surtout cette préoccupation avec eux-mêmes, ce désir de se sauver seuls qui empêche Mursault, Caligula et Martha, Clamence et le renégat de briser leur solitude. Et les voies qu'ils choisissent en face de l'absurde ne mènent qu'à une solitude plus profonde. La violence et la démesure ne servent qu'à renforcer l'absurdité initiale de la vie et à plonger ces personnages dans l'exil total. Même s'ils sont animés d'une passion plus admirable, comme la passion de la vérité, et s'ils témoignent d'une certaine grandeur en refusant toute consolation religieuse ou sociale que demandent ceux qui les entourent, tant que cette passion soit liée à l'égoïsme, ils restent seuls.

Ces personnages solitaires semblent démontrer que la solitude humaine est définitive, qu'en effet

"ni dans la vie ni dans la mort, il n'est de patrie ni de paix."²

1

L'étranger, p.90.

2

Le malentendu, p.101.

Il faut voir maintenant si les autres moyens dont les personnages de Camus se servent pour échapper à ce sentiment d'exil, comme la communion avec la nature, et surtout les relations humaines, l'amour et la fraternité, offrent un refuge contre la solitude.

* * * * *

III LA SOLITUDE ET LA NATURE

"C'est le temps de l'exil, de la vie sèche, des âmes mortes. Pour revivre, il faut une grâce, l'oubli de soi ou une patrie." (L'été, p.148)

Etant donné que la nature est partout présente dans son oeuvre - que Camus cite même comme quatre de ses dix mots préférés "la terre", "le monde", "l'été"¹ et "la mer" - et qu'il donne comme une des raisons du désarroi moderne l'exil de la beauté et de la nature, il reste à voir si ses personnages en se retournant vers la nature peuvent dépasser ce "temps de l'exil, de la vie sèche, des âmes mortes."

D'après des passages parmi les plus lyriques et émouvants chez Camus, la nature semble en effet apaiser l'angoisse humaine.

Les premiers ouvrages représentent même l'homme comme moins seul dans la nature que chez les hommes. Camus constate en 1937 que

"Jeune, on adhère mieux à un paysage qu'à un homme. C'est que les premiers se laissent interpréter."²

Il recherche donc la solitude au sein de la nature, démontrant que la solitude n'est pas toujours à fuir,³ et que d'une façon paradoxale, être seul dans la nature semble souvent délivrer de la solitude humaine.

1

Brisville, op.cit., p.223.

2

Carnets, p.48

3

"chérissant la solitude et la mer" (L'été, p.174).

Noces célèbrent "la fraternité secrète" qui lie l'homme au monde, leur "résonance commune", leur accord et amour. Au sein de la nature l'homme arrive à s'oublier, à s'intégrer et à s'accomplir. C'est dans la beauté du paysage italien que le jeune homme de "La mort dans l'âme" se sent renaître après son expérience d'exil à Prague. L'arrivée de ses amis ne l'avait sauvé que momentanément de l'angoisse de l'absurde. Il ne leur avait rien avoué. Restant à leurs yeux l'homme qu'ils avaient quitté, il était toujours "prisonnier" de lui-même. Mais la nature le soulage par les signes d'amour qu'elle offre à qui ne sait plus être seul, et à qui est forcé d'être seul - "c'est-à-dire tout le monde". Il découvre la vérité de la phrase:

1

"In magnificentia naturae, resurgit spiritus."

Et c'est grâce à la paix de la nuit - à "la merveilleuse paix de cet été endormi" - que Meursault prend conscience de son bonheur et de son accord avec le monde, l'éprouvant "si pareil à (lui), si fraternel". Il se sent ainsi moins seul devant la mort que Caligula et Martha, et Clémence et le renégat.

Même dans le dernier ouvrage publié, L'exil et le royaume, on se retourne vers la nature plutôt que vers les hommes. La communion avec la nuit libère Janine de la prison que représentent pour elle

1

L'envers et l'endroit, p.98.

le mariage et sa vie bourgeoise.¹ Cette expérience la réunit à son être le plus profond et l'aide à retrouver ses racines. Et le soir et la vue de la mer apaisent chez Yvars la peur de vieillir et de se trouver seul. Ils représentent pour lui des moments d'accord avec lui-même et avec sa femme après une journée de travail épuisant, et ils aident surtout à soulager l'angoisse qu'il a éprouvée en ne pouvant exprimer sa sympathie au patron quand sa fille a eu une attaque.

Mais dans La peste et L'état de siège la nature, et tout particulièrement la mer, réunit les hommes les uns aux autres. En prenant ensemble un bain de mer Rieux et Tarrou consomment leur heure de l'amitié et se trouvent libérés de la peste. Et dans L'état de siège la mer promet la délivrance de la solitude et de la peste² non seulement d'un ou deux personnages privilégiés, mais de tous les hommes:

"Elle crie le ralliement de tous les hommes de la mer, la réunion des solitaires."³

S'il est impossible de communier avec la nature parce qu'on est enfermé dans un pays sans horizon, froid et pluvieux, comme Martha en Tchécoslovaquie et Dora en Russie, on rêve du soleil et de

1

"au coeur (...) un nœud que les années, l'habitude et l'ennui avaient serré, se dénouait lentement" (L'Exil et le royaume, p.33).

2

"il suffira que le vent de mer se lève pour que la peste recule" (L'état de siège, p.65).

3

ibid., p.234.

1

la mer comme de l'amour et du bonheur. Même Clamence en a la nostalgie. Ils représentent l'innocence de sa jeunesse, avant l'affreuse solitude qu'apporte le sentiment de sa culpabilité;

"Oh, soleil, plages, et les îles sous les alizés, jeunesse dont le souvenir désespère!"²

La nature représente pour eux tous une 'patrie' qu'ils peuvent retrouver s'ils ont la chance d'être en Algérie, en Italie ou dans un pays méditerranéen, et non pas exilés au coeur du continent de l'Europe. Et s'ils ont la 'grâce' nécessaire, ils arrivent à 's'oublier', à 'revivre'.

Cette grâce provient en partie précisément de leur sentiment d'exil. C'est leur état de dénuement qui rend ces personnages sensibles à la beauté de la nature et à la paix qu'elle apporte. Pour écouter sa musique il faut une certaine distance entre eux et leur vie de tous les jours, entre eux et le monde:

"...à nous sentir l'âme malade, nous rendons à chaque être, à chaque objet, sa valeur de miracle";

"Dans ce coeur moins solide, la musique du monde entre plus aisément. Dans ce grand dénuement enfin, le moindre arbre ³ isolé devient la plus tendre et la plus fragile des images."

1

"J' imagine avec délices cet autre pays où l'été écrase tout";

"(...) Là-bas, où on peut (...) se délivrer, presser son corps contre un autre, rouler dans la vague" (Le malentendu, pp.62,90).

"J' imagine cela (...): le soleil brille, (...) les bras s'ouvrent" (Les justes, p.72).

2

La chute, p.166.

3

L'envers et l'endroit, pp.109,88.

Ce sont leur sentiment d'être dépayés à Prague et à Palma, et surtout le désespoir qui provient de voir mourir un homme seul - état qui ressemble à la mort dans l'âme - qui amènent les jeunes voyageurs de L'envers et l'endroit à s'abandonner au paysage italien et à la paix du jardin de San Francisco.

Le dépaysement prépare aussi chez Janine l'appel du désert et de la nuit. Le caractère inquiétant et mystérieux de l'Algérie du Sud et la vue des Arabes, libres et en harmonie avec leur milieu,¹ éveillent en elle la nostalgie de la liberté et du bonheur de sa jeunesse, perdues depuis son mariage avec un homme qui ne la comprend ni ne l'aime pas. Et le désespoir provenant cette fois de la peste et de la guerre rend sensibles aux pouvoirs salvateurs de la nature Rieux et Tarrou, le peuple de Cadix, et Camus lui-même.² Rieux et Tarrou avant de nager ensemble sont fatigués, au bout de leurs forces, et découragés par la lutte contre la peste. Et Camus se trouve totalement seul et désorienté par le spectacle de la haine et de la violence déchaînées par la guerre;

1

"nomades (...) qui ne possédaient rien mais ne servaient personne, seigneurs misérables et libres d'un étrange royaume" (L'exil et le royaume, p.33).

2

Voir par exemple: "Courons à la rencontre du vent. A la mer! La mer enfin, la mer libre, l'eau qui lave, le vent qui affranchit!"; "Nous étouffons dans cette ville close! Ah! si le vent se levait..." (L'état de siège, pp.83,132).

"Pour la plupart des hommes, la guerre est la fin de la solitude. Pour moi elle est la solitude définitive."¹

Il fuit donc la nuit et l'hiver de l'Europe pour retrouver la lumière et la splendeur de Tipasa.

C'est enfin en se trouvant épuisé et vidé d'espoir après son mouvement de révolte et de colère contre l'aumônier, que Meursault s'ouvre à la "tendre indifférence du monde".

Ainsi c'est l'exil lui-même qui les aide à trouver la patrie de la nature. L'exil, à sa manière, leur montre les chemins du
2
royaume.

Mais même avant cet état d'exil et de dénuement, ces personnages semblent être des privilégiés. Ils ont le don, la 'grâce' du silence, et de s'accorder comme instinctivement à la
3
nature. Tous aiment nager, et ils sont sensibles aux moindres détails du climat, du paysage et du jour. Meursault, par exemple, se montre extrêmement sensible au soleil et à la chaleur le jour de l'enterrement, du meurtre et du procès. Il se réjouit en prison de voir la mer depuis sa cellule, et pendant le procès l'odeur du soir lui rappelle les autres soirs d'été où il avait été content.

1

Carnets II, p.326.

2

Cette phrase est de Camus lui-même, "Prière d'insérer (1957)", L'exil et le royaume, édition de la Pléiade, p.2031.

3

Meursault - L'étranger, pp.31,77; Tarrou et Rieux - La peste, pp.22,139; Janine - L'exil et le royaume, p.16; Ivars - L'exil et le royaume, p.80.

Ils sont sensibles surtout à la douceur du soir. C'est le soir qu'ont lieu le plus souvent leurs moments d'exaltation et de communion avec les grandes forces de la nature. Pour Camus lui-même le soir est l'heure de la compréhension;

"...de ces longues journées empoisonnées de spectacles odieux, au milieu d'une nature sans pareille, ce ne sont pas seulement les heures désespérantes qui me reviennent, mais aussi certains soirs où il me semblait que je comprenais profondément ce pays et son peuple."¹

Il faut noter que pour trouver cet accord avec la nature -
cette "patrie de l'âme où devient sensible la parenté du monde"² -
on doit être fidèle à l'homme. Aucun de ces personnages ne trahit l'homme en faisant souffrir. La patrie est interdite à ceux qui comme Caligula et Martha, le renégat et Clamence, admettent la servitude.

Mais ces moments de délivrance ne peuvent pas durer. Le jeune homme d'"Amour de vivre" n'est enlevé à lui-même, "inscrit (...) dans la durée du monde" qu'un court instant. Janine doit retourner à son mari. Le royaume n'est le sien qu'"un fugitif instant", et elle se sent "trop grande, épaisse, blanche" pour y entrer. Après l'exaltation, la descente.

Rieux et Tarrou reconnaissent qu'il faut "recommencer", continuer la lutte contre la peste. La peste recule de Cadix, mais

¹ Actuelles III, p.89.

² Noces, p.67.

l'ancien ordre du gouvernement se rétablit, rapportant la sottise, la tradition et la rigidité. Et Meursault ne prend pleinement conscience de son accord avec le monde qu'avant de mourir. La tragédie, c'est que la patrie se reconnaît toujours au moment de la perdre.¹

L'homme ne peut pas s'identifier totalement avec le monde. -
"Le néant ne s'atteint pas plus que l'absolu".² Le monde n'est pas fait à la mesure de l'homme mais se referme sur lui;

"...si le langage de ces pays s'accordait à ce qui résonnait profondément en moi, ce n'est pas parce qu'il répondait à mes questions, mais parce qu'il les rendait inutiles."³

Il le nie, l'annihile. Le monde reste foncièrement indifférent à l'homme, de "l'indifférence et de la tranquillité de ce qui ne meurt pas." Il lui rappelle sa mortalité, sa différence et sa solitude, et ainsi fait naître le désespoir. A aimer passionnément la vie - "tout mon royaume est de ce monde" - on est désespéré de se rendre compte que tout finira avec sa mort;

"Pour moi, aucune promesse d'immortalité dans ce pays. Que me faisait de revivre en mon âme, et sans yeux pour voir Vicence, sans mains pour toucher les raisins de Vicence, sans peau pour sentir la caresse de la nuit sur la route du Monte Berico à la villa Valmarana?"⁴

1
Noces, p.67.

2
L'été, p.61.

3
L'envers et l'endroit, p.113.

4
ibid., p.100. Ces autres phrases viennent aussi de L'envers et l'endroit.

C'est cette vie qui compte;

"toute mon horreur de mourir tient dans ma jalousie de vivre. (...) Que m'importe l'éternité (...) Le monde est beau, et hors de lui, point de salut."¹

D'où le paradoxe: "Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre."²

A l'aspect bienveillant de la nature qu'on retrouve dans Noces et dans les passages cités, il faut ainsi opposer son aspect hostile; à l'amour, le divorce. Et à la douceur du soir, l'heure de la communion, et à la bonne chaleur dont se réjouissent Meursault et les jeunes Algériens à la plage,³ il faut opposer le soleil implacable qui étourdit Meursault le jour de l'enterrement et du procès, et qui le pousse malgré lui à tuer l'Arabe. Il rend "inhumain et déprimant" le paysage, il rend fou le renégat, et il se fait complice de la peste.⁴

La lune et le soleil, en représentant pour Caligula et Martha l'impossible et le bonheur, sont même en partie responsables de leur cruauté et violence, et de leur solitude finale.

1
Noces, pp.40,96.

2
L'envers et l'endroit, p.113.

3
"j'étais occupé à éprouver que le soleil me faisait du bien."; L'étranger, p.77.
Voir aussi L'étranger, p.31 et Noces, p.51.

4
L'étranger, p.25. L'exil et le royaume, p.69: "cette chaleur me rend fou, le désert crie partout sous la lumière intolérable"; et La peste, pp.90-1: "soleil de la peste".

C'est surtout dans Le mythe de Sisyphe que Camus parle de cette "hostilité primitive" du monde qui symbolise l'hostilité du destin. L'univers est "épais", indifférent à l'homme, à son "appétit de clarté" et à ses souffrances. Tout sens qu'il a n'est qu'illusoire, un artifice, donné par l'homme pour se masquer son étrangeté fondamentale.

"Le monde nous échappe puisqu'il redevient lui-même."¹

Il est impossible de ne pas se sentir un étranger dans un tel monde.

Sartre exprime ce même sentiment de l'hostilité du monde dans La nausée par l'impression de Roquentin que les choses elles-mêmes existent,² lui révélant qu'il est "de trop" dans un monde où tout est gratuit, où "l'essentiel, c'est la contingence". De la même façon Malraux représente la forêt dans La voie royale comme "l'ennemi" inhumain et menaçant contre lequel Claude et Perken doivent lutter³ comme contre les forces qui dirigent la vie humaine.

Ce contraste avec l'amour de l'homme et de la nature célébré dans Noces et dans les premiers ouvrages démontre l'effet qu'ont eu sur Camus la guerre et son exil en Europe. Car il déclare qu'il est né

"sous un ciel heureux, dans une nature avec laquelle on sent un accord, non une hostilité."⁴

¹ Le mythe de Sisyphe, p.29.

² Comme le galet, la banquette et la racine du maronnier, La nausée, pp.23,159,164.

³ La nausée, pp.163,166 et La voie royale, p.49.

⁴ Actuelles, p.225.

Mais la guerre a tout changé;

"Ensuite étaient venus les barbelés, je veux dire les tyrannies, la guerre, les polices, le temps de la révolte, Il avait fallu se mettre en règle avec la nuit; la beauté du jour n'était qu'un souvenir."¹

La nature ne délivre donc pas l'homme de sa solitude. Mais elle donne du moins à l'homme sensible la force d'accepter sa condition humaine et limitée.

Elle mène l'homme au bonheur qui selon Camus est la lucidité, en lui donnant "la double conscience de son désir de durée et son destin de mort"². Elle avait empêché Camus de désespérer pendant les années de "fureur et de nuit" de la guerre en lui apprenant qu'

"Au milieu de l'hiver (...) il y avait en moi un été invincible."³

Car c'est à Tipasa qu'il retrouve la force d'accepter ce qui est, quand une fois il a reconnu qu'il ne peut le changer. Il exprime d'une façon très impressionnante son sentiment profond de renaître en évoquant le matin du monde.⁴ Lorsqu'il quitte Tipasa, le souvenir de cette journée le soutient encore et il sait qu'elle l'aidera à accueillir "du même coeur ce qui transporte et ce qui accable."

¹ "Retour à Tipasa", L'été, p.145.

² Noces, p.93. Et voir "Le vent à Djémila", pp.37,39,41.

³ "Retour à Tipasa", L'été, pp.155-6.

⁴ "La terre, au matin du monde, a dû surgir dans une lumière semblable."; "Le monde y recommençait tous les jours dans une lumière toujours neuve." (ibid., pp.149,155).

Les personnages de Camus ont cette même expérience. Le jeune homme de "La mort dans l'âme" puise dans la beauté du paysage italien la force d'accepter son expérience désespérante de Prague;

"J'avais besoin d'une grandeur. Je la trouvais dans la confrontation de mon désespoir profond et de l'indifférence secrète d'un des plus beaux paysages du monde. J'y puisais la force d'être courageux et conscient à la fois."¹

Janine se trouve délivrée de sa peur de mourir;

"Il lui sembla que le cours du monde venait alors de s'arrêter et que personne, à partir de cet instant, ne vieillirait plus ni ne mourrait."²

Le souvenir de cette communion avec la nuit la soutiendra dans sa vie comme le bain de mer ensemble et leur moment de libération de la peste donnent à Rieux et à Tarrou les forces de recommencer. Le "matin magnifique" qui se lève sur le port soulage un peu Rieux après la mort de sa femme et de son ami Tanbu et semble lui promettre de l'espoir. Et la nuit de la délivrance de la peste c'est sur la terrasse où il avait parlé avec Tarrou, sous le grand ciel froid et en regardant la mer, que Rieux décide de rédiger sa chronique pour témoigner en faveur des hommes. Lucide, il sait que la victoire n'est pas définitive, que la peste peut revenir à tout moment, mais il reconnaît et il veut affirmer qu'il y a dans les hommes "plus de choses à admirer que de choses à mépriser."³

1
L'envoie et l'endroit, p.101.

2
L'exil et le royaume, p.34. Le texte premier du manuscrit qui se rapporte à la dernière page de "La femme adultère" l'exprime plus fortement: "La peur fondait, il serait juste et bon de mourir."
Edition de la Pléiade, p.2035.

3
La peste, p.247.

Enfin la nature aide Meursault à mourir, en l'aidant à tout accepter. Cette acceptation totale et lucide représente pour Camus la purification après la tragédie;

"La seule purification revient à ne rien nier ni exclure, à accepter donc le mystère de l'existence, la limite de l'homme, et cet ordre enfin où l'on sait sans savoir."¹

Meursault arrive à comprendre sa mère et à mourir moins seul, heureux et "prêt à tout revivre". Ainsi

"La beauté, qui aide à vivre, aide aussi à mourir."²

La nature peut donc délivrer momentanément l'homme de la solitude et lui donner les forces de faire face à la vie. Grâce à elle l'homme peut "revivre" après le temps "de l'exil, de la vie sèche, des âmes mortes". Camus démontre tout au long de son oeuvre qu'une vie véritable est seulement possible en contact avec le monde réel:

"Ne pas se séparer du monde. On ne rate pas sa vie lorsqu'on la met dans la lumière. Tout mon effort (...) c'est de retrouver les contacts (...) Contacts avec le vrai, la nature d'abord."³

Et il donne de la force à cette conviction en décrivant dans des passages d'un lyrisme inoubliable la communion de l'homme et de la nature.

¹ "Conférence prononcée à Athènes sur l'avenir de la tragédie", Edition de la Pléiade, p.1706.

² Carnets II, p.285.

³ Carnets, pp.37-8.

Mais la nature ne peut pas délivrer de façon définitive l'homme de son angoisse. Comme le découvre Janine, il faut retourner au monde des hommes, vivre parmi ses semblables. Camus insiste que l'homme doit aimer à la fois le monde et les hommes;

"Je tiens au monde par tous mes gestes, aux hommes par toute ma pitié et ma reconnaissance. Entre cet endroit et cet envers du monde, je ne veux pas choisir, je n'aime pas qu'on choisisse."¹

Il faut donc voir si l'on peut trouver une 'patrie' chez les hommes en 's'oubliant' dans un autre.

.

¹

L'envers et l'endroit, p.124. cf. L'été, pp.157-8.

IV LES RELATIONS HUMAINES

"Comment ne pas comprendre que dans cet univers vulnérable, tout ce qui est humain et n'est que cela prend un sens plus brûlant?" (Le mythe de Sisyphe, p.120)

Plus que jamais l'homme a besoin aujourd'hui de ses semblables. Exilé dans un monde absurde et hostile, ne pouvant s'identifier totalement avec la nature, et enfin privé de Dieu et de toute consolation religieuse et sociale, il trouve que seuls peuvent l'aider les autres hommes:

"Si l'homme est le reflet de Dieu, alors il n'importe pas qu'il soit privé de l'amour humain, un jour viendra où il sera rassasié. Mais s'il est créature aveugle, errant dans les ténèbres d'une condition cruelle et limitée, il a besoin de ses pareils et de leur amour périssable."¹

Les relations humaines précisément parce qu'elles sont humaines et donc périssables sont aujourd'hui les vraies richesses.²

Elles jouent donc un rôle important chez Camus. Déjà dans ses premiers Carnets il parle du besoin de "chercher...tous les contacts", de sa soif d'aimer et de son angoisse lorsque l'amitié lui manque, le laissant plus seul et plus vide.³ Mais Camus n'étudie pas les relations humaines pour elles-mêmes. Il ne dépeint pas les rapports de ses personnages entre eux avec les nuances d'un Proust, par exemple. Ce qui l'intéresse est l'homme en général plutôt que

¹ L'homme révolté, p.195. cf. Carnets II, p.76; "Ce qui éclaire le monde et le rend supportable, c'est (...) ce qui nous unit aux êtres. Les relations avec les êtres nous aident toujours à continuer..."

² Voir Le mythe de Sisyphe, p.120.

³ Carnets, pp.28,37-8.

l'individu et ses sentiments particuliers; "le destin humain tout entier dans ce qu'il a de simple et de grand" plutôt que "la psychologie, les anecdotes ingénieuses et les situations piquantes."¹

Cette préoccupation avec la condition humaine est un trait caractéristique de la littérature contemporaine de Camus.² Malraux, Sartre et Saint-Exupéry représentent aussi l'homme dans des situations extrêmes, l'homme mis au pied du mur, aux prises avec la souffrance, la condamnation et la mort. La vie 'normale', les relations ordinaires, les hommes heureux et satisfaits ne figurent pas dans leurs oeuvres. Ils rejettent tous le bonheur dit bourgeois.³ Pour cette raison la femme et la vie familiale y figurent peu aussi. Leurs héros sont presque toujours des hommes; Meursault, Rieux, Garine, Kyo, Oreste, Hoederer, et le pilote de ligne, pour n'en citer que quelques-uns. Leur univers est ainsi délibérément limité, et c'est essentiellement un univers viril.

La femme joue cependant un rôle plus significatif chez Camus. J'ai déjà remarqué l'importance de la mère dans son oeuvre, et on y trouve des héroïnes, comme Martha et Dora. Les relations humaines

¹ "Préface à l'édition américaine du théâtre", Edition de la Pléiade, pp.1731-2.

² Comme Camus l'indique lui-même: "Les passions collectives prennent le pas sur les passions individuelles. Les hommes ne savent plus aimer. Ce qui les intéresse aujourd'hui, c'est la condition humaine et non plus les destins individuels." (Carnets II, p.151).

³ Camus: "le bonheur dit bourgeois m'ennuie et m'effraie" (L'envers et l'endroit, pp.18-9).

sont donc plus variées chez Camus. Mais tout de même il ne les développe pas en grand détail. Elles sont toujours liées aux idées et aux exigences des personnages, comme on verra dans les deux chapitres suivants.

Camus emploie d'une façon assez spéciale les notions de l'amour et de l'amitié. Par l'amour il n'entend pas simplement l'amour du couple. Puisqu'il se tourne vers la nature plutôt que vers les hommes dans ses premiers ouvrages, on ne s'étonne pas de trouver que l'amour qu'il y exprime s'étend à la vie et au monde entier, et non pas nécessairement aux hommes. A Tipasa il comprend

"ce qu'on appelle gloire; le droit d'aimer sans mesure.
(...) J'aime cette vie avec abandon."¹

Il regrette donc de constater que l'homme, en exilant la beauté et la nature, et en subissant le temps "de la vie sèche, des âmes mortes" du vingtième siècle, n'est plus capable d'aimer de cette façon.²

1

Noces, p.20. Voir aussi L'envers et l'endroit, p.115, et Noces, p.70: "cette odeur consacre les noces de l'homme et de la terre, et fait lever en nous le seul amour vraiment viril en ce monde: périssable et généreux."

2

"Nous ne pourrions jamais nous trouver ou nous créer cette force de l'amour qui nous a été enlevée pour toujours" (Carnets II, p.220). Voir aussi L'été, p.154 et "Prière d'insérer" à l'adaptation des Possédés, édition de la Pléiade, p.1877: "si les Possédés sont un livre prophétique, ce n'est pas seulement parce qu'ils annoncent notre nihilisme, c'est aussi qu'ils mettent en scène des âmes déchirées ou mortes, incapables d'aimer et souffrant de ne pouvoir le faire..."

Lorsque Camus parle de l'amour du couple il semble trop souvent n'entendre que la passion et le désir. Il déclare qu'on ne peut rien fonder sur l'amour, qu'il est "fuite, déchirement, instants mer-¹veilleux ou chute sans délai". Il ne dure pas. C'est le plus "brûlant et le plus périssable des sentiments humains."² Et parfois il semble n'être que le goût de possession, passion totalement égoïste où on ne souffre pas que celle qu'on désire puisse aimer un autre et où on souhaite donc la stérilité ou la mort de l'aimée. Clamence en donne le meilleur exemple. Même Rambert et Diego arrivent à vouloir plonger dans le sommeil ou dans la mort la femme qu'ils aiment s'ils ne peuvent la posséder "interminablement".³ Cette conception limitée de l'amour du couple provient en grande partie de l'idée abstraite de Camus que le besoin de posséder est lié au désir de durer et à la fièvre d'unité que ressent l'homme contemporain. C'est un résultat de vivre dans un monde absurde.⁴

Il manque à la plupart des couples dépeints par Camus le don de soi réciproque, la communion et la tendresse de deux personnes qui s'aiment et qui s'acceptent l'un l'autre comme ils sont, vertus

¹ Carnets II, p.120.

² ibid., p.75; et voir Le mythe de Sisyphe, p.102.

³ La peste, p.89. NB L'état de siège, p.154; Diego; "Je hais ta beauté, puisqu'elle doit me survivre! Maudite qui servira à d'autres! (Il l'écrase contre lui voulant lui donner la peste) Là! Je ne serai pas seul! Que m'importe ton amour s'il ne pourrait pas avec moi?"

⁴ Voir L'homme révolté, p.323.

et fautes. La compréhension et le dévouement réciproques ne se trouvent pas nécessairement non plus dans le mariage, où souvent l'un des partenaires est trop occupé d'une idée ou de son travail pour aimer vraiment l'autre. Entre les deux extrêmes de la passion et de l'ennui Camus ne semble pas voir de milieu;

"Les hommes et les femmes ou bien se dévorent rapidement dans ce qu'on appelle l'acte d'amour, ou bien s'engagent dans une longue habitude à deux."¹

On verra dans le dernier chapitre que le véritable amour, l'amour profond et non égoïste ne lie que ceux qui s'ouvrent à l'amour plus grand de l'humanité. Et c'est dans ce dernier sens de l'amour de l'humanité entière que Camus emploie particulièrement le terme 'amour'. C'est en se vouant au service de ses frères souffrant de l'injustice qu'on témoigne de la "folle générosité" qui selon ² Camus est la vraie marque de l'amour.

De même l'amitié. Sont amis ceux qui luttent ensemble au nom de la dignité humaine pour arracher les hommes à toute servitude humiliante. Camus ne fait pas d'opposition entre l'ami et le militant. ³ L'amitié ne figure donc que peu dans ses premiers ouvrages et dans le triptyque de l'absurde, où le personnage central n'agit que pour lui-même. Pour mieux distinguer l'amitié que ressent celui qui agit pour lui-même, de la communion qu'éprouvent ceux qui luttent pour les autres, pour l'humanité, j'appellerai 'fraternité' cette dernière, et je la traiterai séparément dans le chapitre cinq.

¹ La peste, p.6.

² Voir L'homme révolté, pp.375-8.

³ Voir "Lettre à Roland Barthes sur La peste", édition de la Pléiade, p.196

Il faut maintenant voir si les personnages de Camus peuvent s'oublier dans un autre, et si par l'amour, l'amitié ou la fraternité ils arrivent à briser leur propre solitude et celle des autres.

C'est impossible d'après les premiers ouvrages, L'envers et l'endroit, et ceux de l'absurde. Comme nous avons déjà vu, le voyageur de "La mort dans l'âme", Caligula, Jan, Martha et Meursault sont trop obsédés de leur propre angoisse ou d'une idée - qu'elle soit de l'impossible, d'un certain devoir, du bonheur et de la liberté, ou de la vérité - pour s'occuper des autres. Ils ne recherchent pas au fond la compagnie humaine. Ils veulent tous se sauver seuls. Et tant qu'ils se livrent à la violence ou à la démesure ils sont incapables d'aimer.

Caligula et Jan sacrifient à leur obsession l'amour et l'amitié qu'ils avaient déjà. Soumettant tout à sa soif de l'impossible, Caligula repousse le dévouement et la compréhension qui lui offrent
1 2
Caesonia et Scipion. L'amour humain ne lui suffit plus, tandis

1

Pour le dévouement de Caesonia, voir par exemple Caligula, p.244. Et pour la compréhension de Scipion dont Caligula assassine le père: "je crois que je t'ai compris. (...) Quand tout sera fini, n'oublie pas que je t'ai aimé." (ibid., pp.239-40).

2

Voir pp.246,248. "...si l'amour suffisait, tout serait changé. Mais où étancher cette soif? Quel coeur, quel dieu auraient pour moi la profondeur d'un lac? Rien dans ce monde, ni dans l'autre, qui soit à ma mesure."

qu'avant sa découverte de l'absurde il déclarait que la vie n'est pas facile, "mais qu'il y avait la religion, l'art, l'amour qu'on nous porte."¹

Et Jan, en refusant de s'annoncer malgré l'insistance de Maria, détruit le bonheur qu'ils étaient parmi les seuls couples mariés à trouver. Il semble oublier qu'il a un devoir à remplir non pas seulement envers sa mère comme fils, mais aussi envers Maria comme mari.

Les versions finales de Caligula et du Malentendu limitent le rôle que jouait l'amour dans les premières versions.² Ainsi sont soulignées l'obsession de Caligula et l'obstination de Jan, l'importance secondaire qu'ils accordent aux relations humaines, et leur solitude finale.

Martha s'enlève toute possibilité d'être aimée par sa manière brusque et sèche qui repousse l'intimité et empêche Jan de trouver

¹ Caligula, p.126.

² De la première version de Caligula ressortent la tendresse maternelle que ressent Caesonia pour Caligula ("mon petit enfant") et leur compréhension mutuelle; Caligula: "Nous nous comprenons sur beaucoup de points, n'est-ce pas?" (Edition de la Pléiade, pp.1768,1752). Et dans la première version du Malentendu, Jan ressent plus fort le conflit entre son devoir filial et son amour de Maria, qui est son "assurance" et son "repère", ce qu'il a de plus sûr au monde: "Il n'est pas d'amour plus haut que cet amour et je suis bien vain de chercher ce qui me dépasse." (Edition de la Pléiade, pp.1798,1800).

ses mots; par l'amertume et par la haine de son frère qui a tout eu,¹
tandis qu'elle reste exilée et solitaire.

Meursault, qui semble le plus renfermé et le plus indifférent aux relations humaines - le trouvant "égal" de se marier avec Marie ou d'être le copain de Sintès - se lie néanmoins le plus facilement aux autres. D'abord à Marie, avec qui il nage et dort de la manière libre et joyeuse des jeunes Algériens décrits dans Noces et L'été. Le dimanche chez les Masson il se sent même si heureux avec elle² qu'il pense pour la première fois au mariage. Ensuite il est le seul à avoir des amis, envers qui il se montre attentif et sympathique. Il donne des explications à Emmanuel au cinéma lorsque celui-ci ne suit pas le film et il écoute avec sympathie Sintès et Salamano. Tous témoignent en sa faveur au procès. Céleste est même le premier homme à briser son indifférence:

"C'est la première fois de ma vie que j'ai eu envie d'embrasser un homme."³

1

"si je l'avais reconnu, je sais maintenant que cela n'aurait rien changé. (...) Le voilà qui a obtenu maintenant ce qu'il voulait, tandis que je reste solitaire, loin de la mer dont j'avais soif. Oh! je le hais." (Le malentendu, pp.87,89).

2

"nous nous sentions d'accord dans nos gestes et dans notre contentement" (L'étranger, pp.76-7).

3

ibid., p.137.

Mais malgré des moments d'accord avec ses amis ¹ il manque à leurs relations la vraie compréhension. Et il reconnaît en prison, surtout après la visite de Marie, qu'il n'y a entre ^{eux} ~~deux~~ ² qu'un lien purement corporel. C'est enfin lui seul qui compte. Comme j'ai remarqué, sa dernière pensée est de lui-même: "pour que je me sente moins seul." Ce ne sont que son mouvement de révolte en face de l'aumônier et la paix de la nuit qui brisent de façon définitive son indifférence - non pas les relations, le désir ou l'amitié.

Il manque ainsi à tous dans leurs rapports avec les autres la vraie compréhension, la confiance mutuelle et la volonté de 's'oublier' dans un autre. Tous sont trop occupés de leur propre angoisse et trop pressés à vivre leur propre vie pour se lier vraiment à autrui et ainsi détruire leur solitude. Ils démontrent ce que dit Camus dans son premier ouvrage, que la vocation de l'homme est d'être ³ égoïste.

Maria et Caesonia sont les seules à plaider pour l'amour et à ne pas soumettre les relations humaines à la passion de l'absolu ou

1

Voir par exemple le moment où il partage l'avis de Sintès que la mort est "une chose qui devait arriver un jour ou l'autre" - ce qui provoque Sintès à lui dire "qu'entre hommes on se comprenait toujours" (L'étranger, p.51).

2

"en dehors de nos deux corps maintenant séparés, rien ne nous liait et ne nous rappelait l'un à l'autre" (*ibid.*, p.168).

3

L'envers et l'endroit, p.100.

¹
à une idée abstraite. Mais grâce à l'égoïsme et à l'obstination de Caligula et Jan elles aussi sont plongées dans l'isolement.

Ce manque de communication entre les hommes, évident surtout dans Le malentendu où les tentatives de se faire reconnaître échouent, démontre un aspect fondamental du monde absurde, où les hommes sont étrangers les uns aux autres. Ces personnages indiquent que c'est un monde où personne n'est jamais reconnu, où la solitude est la règle.²

Les premiers ouvrages représentent ainsi une vue assez pessimiste des relations humaines. C'est l'égoïsme qui y est souligné et non pas la communication. Camus répète plusieurs fois l'histoire de l'homme qu'un mot distrait d'un ami trop préoccupé de ses propres affaires pour l'écouter mène au suicide.³

Mais Camus insiste plus tard que ce pessimisme est un trait de ses premiers ouvrages et non pas de son oeuvre entière. Il déclare

¹
par exemple: Jan: "Le bonheur, nous l'avons." cf. Maria: "Pourquoi ne pas s'en contenter? (...) je n'ai pas d'autre rêve que ce pays où nous étions heureux, pas d'autre devoir que toi." (Le malentendu, pp.26,31).
Caesonia: "Tu ne pourras pas nier l'amour"; "Cela peut être si bon de vivre et d'aimer dans la pureté de son coeur." (Caligula, pp.139,241).

²
Le malentendu, p.101.

³
Dans L'envers et l'endroit, p.71; dans Le mythe de Sisyphe, p.17; et même dans La peste; Cottard essaie de se pendre parce que Grand était en train de travailler et ne voulait pas engager conversation (p.29).

en 1951 que dans Le mythe de Sisyphe et les ouvrages écrits à la même époque;

"J'étais alors plus pessimiste que je ne suis."¹

Et il dit à Gabriel d'Aubarède la même année;

"c'est peut-être cette sensibilité (au drame de notre siècle) qui m'a conduit à écrire, jusqu'ici, plus "noir" que je n'aurais voulu."²

C'est seulement dans les ouvrages qui suivent le triptyque de l'absurde et surtout dans les pièces et le récit de la révolte que les personnages commencent à s'occuper d'autrui et qu'il est vraiment question de l'amour et de l'amitié. Ce n'est pas suggérer qu'on n'y trouve plus des exemples d'égoïsme ou du manque de compréhension. Au contraire. Il y a les égoïstes de la peste, Cottard et les citoyens d'Oran et de Cadix, suivis du renégat et de Clamence; et il y a ceux qui se trouvent seuls dans le mariage. Ce sont précisément ces exemples d'égoïsme et du manque de communication qui font mieux ressortir le sacrifice des autres personnages comme Rieux et Tarrou, et les moments de compréhension et de fraternité.

Cottard, par son égoïsme foncier, est aussi coupable que Caligula de trahir les hommes. Craignant l'arrestation et se croyant libre tant que dure la peste, il souhaite qu'elle continue

¹ Actuelles II, p.35.

² d'Aubarède, "Rencontre avec Albert Camus", dans Les nouvelles littéraires, 10 mai, 1951, p.1.

malgré la douleur et la mort qu'elle inflige;

"je m'y trouve bien, moi, dans la peste, et je ne vois pas pourquoi je me mêlerais de la faire cesser."¹

Tous ses efforts de cultiver les rapports, tous ses gestes généreux ne sont que tentatives de se concilier les gens pour qu'ils puissent témoigner dans sa faveur au cas où la peste disparaît.² Préférant être assiégé avec tous que prisonnier tout seul, il est coupable d'avoir

"approuvé dans son coeur ce qui faisait mourir des enfants et des hommes."³

Complice du fléau, seul à refuser d'aider les victimes, il se fait le personnage le plus solitaire de La peste.

A Cottard s'ajoutent le renégat, qui en se vouant à la haine et au mal est incapable de nouer des relations humaines, et l'égoïste par excellence, Clamence.

Clamence comme Cottard, cherche à se faire aimer afin d'échapper à la solitude, qui provient cette fois non pas de la peur d'être emprisonné mais de se sentir coupable. C'est tout de suite après avoir entendu le rire qu'il ressent le besoin de l'amitié. Il appelle un ami mais ne le trouve pas chez lui.

¹ La peste, p.128.

² Voir par exemple, pp. 46,49,113,116.

³ ibid., p.242.

Il cherche à se faire aimer surtout auprès des femmes, au contraire de Cottard qui les évite par crainte de se donner un mauvais genre. La femme parce qu'elle ne condamne aucune faiblesse offre à Clamence un refuge où il peut s'échapper, un divertissement au sens pascalien. Elle est son "port naturel", "tout ce qui nous reste du paradis terrestre".¹

Tout comme il a la nostalgie de l'innocence totale, d'un ordre où tout le monde serait sauvé et pas seulement les élus, et où les richesses et les peines seraient partagées,² il rêve de l'amitié et de l'amour parfaits. Dans son délire vers la fin il rêve de l'ami idéal qui se couchera toutes les nuits sur le sol, pour lui. Et dans ses rapports avec les femmes il cherche l'amour véritable, celui promis par les livres, "l'exceptionnel", dont il n'y a que deux ou trois par siècle.³

Mais naturellement il est déçu. Et surtout parce que même dans ses rêves il se montre foncièrement égoïste. Ce n'est pas lui qui se couchera sur le sol pour l'ami. Ce n'est pas lui non plus qui servira la femme. L'amitié et l'amour ne sont qu'encore un moyen, comme la condamnation, de contraindre et de régner. Son mépris et son goût du jugement changent les amis en complices et en sujets.

¹ La chute, p.115.

² ibid., p.168.

³ ibid., pp.68, 117.

Et ses rapports avec les femmes ne sont que pur érotisme, sans aucun souci de la femme elle-même. Elle n'est qu'un objet de plaisir et de conquête, quelque chose à utiliser et non pas quelqu'un à aimer. D'où l'orgueil et la jalousie sexuelle de Clamence, et son¹ désir de la stérilité ou même de la mort de celle qui l'intéresse. Clamence n'aime au fond que lui-même;

"J'ai contracté dans ma vie au moins un grand amour, dont j'ai toujours été l'objet".²

Comme Ferral dans La condition humaine, ce n'est que lui-même qu'il³ cherche à posséder.

Enfin tout ce que veut Clamence, c'est d'être aimé et non pas⁴ d'aimer. Il veut tout recevoir et ne rien donner;

¹ "Cette mort eût définitivement fixé notre lien, d'une part, et de l'autre, lui eût été sa contrainte." (La chute, p.79).

² ibid., p.69.

³ "La vraie débauche est libératrice parce qu'elle ne crée aucune obligation. On n'y possède que soi-même, elle reste donc l'occupation préférée des grands amoureux de leur propre personne." (ibid., p.120). cf. Ferral; "La seule chose dont il fût avide; lui-même. (...) En somme il ne couchait jamais qu'avec lui-même, mais il ne pouvait y parvenir qu'à la condition de n'être pas seul." (A. Malraux, Paris, Gallimard, 1933. Edition Livre de poche, 1958, p.194).

⁴ "Non, ce n'était pas l'amour (...), mais seulement le désir d'être aimé et de recevoir ce qui, selon moi, m'était dû." (La chute, p.78).

"Je ne pouvais donc vivre (...) qu'à la condition que, sur toute la terre, tous les êtres, ou le plus grand nombre possible, fussent tournés vers moi, éternellement vacants, privés de vie indépendante, prêts à répondre à mon appel à n'importe quel moment, voués enfin à la stérilité jusqu'au jour où je daignerais les favoriser de ma lumière. En somme, pour que je vive heureux, il fallait que les êtres que j'étais ne vécussent point."¹

Le résultat est la solitude totale.

Les hommes ensemble ne sont pas moins égoïstes. Même en face du danger commun de la peste,² en partageant la souffrance et la peur, l'exil et la séparation, les citoyens d'Oran et de Cadix continuent à penser à eux-mêmes. Malgré leur besoin de chaleur humaine ils se tournent le dos pour éviter la contagion. Les amants séparés découvrent que tout le monde est trop occupé de sa propre angoisse pour soulager celle d'un autre. Les pauvres manquent des premières nécessités tandis que vivent à leur aise les riches qui peuvent payer les prix fabuleux, résultat de la spéculation. Et enfin les citoyens de Cadix volent et se cachent leur provisions, et un prêtre abandonne une vieille qui implore son aide.³ Même sans la monotonie de la peste qui enlève à tous le pouvoir de l'amitié et de l'amour,⁴ ils semblent incapables d'aimer.

¹ La chute, pp.79-80.

² cf. ce qui dit Cottard: "La seule façon de mettre les gens ensemble, c'est encore de leur envoyer la peste." (La peste, p.156).

³ ibid., pp.97,61,109; et L'état de siège, pp.86-7.

⁴ ibid., pp.146,7.

On est ainsi tenté d'accepter les conclusions pessimistes de Tarrou:

"personne n'est capable réellement de penser à personne, fût-ce dans le pire des malheurs. Car penser réellement à quelqu'un, c'est y penser minute après minute, sans être distrait par rien, ni les soins du ménage, ni la mouche qui vole, ni les repas, ni une démangeaison. Mais il y a toujours des mouches et des démangeaisons. C'est pourquoi la vie est difficile à vivre."¹

Mais Tarrou est trop exigeant et pas du tout réaliste. Il faut s'occuper des repas et des soins du ménage pour vivre, et pour rendre la vie acceptable aux autres. Si l'on s'en occupe c'est souvent en pensant aux besoins des autres. Et ce n'est pas vivre que de penser à une seule chose ou à une seule personne toutes les minutes de sa vie. Si on accepte une idée plus réaliste et plus humaine de penser à un autre on trouve bien chez Camus des personnages qui s'occupent d'autrui.

Mais pas nécessairement dans le mariage, où l'on s'attendrait à trouver la compréhension et le dévouement.

Janine et Marcel croyaient que le mariage serait un refuge contre la solitude. Et il l'était d'une certaine façon:

"A lui faire sentir si souvent qu'elle existait pour lui, il la faisait exister réellement. Non, elle n'était pas seule (...)
...elle savait que Marcel avait besoin d'elle et qu'elle avait besoin de ce besoin, qu'elle en vivait la nuit et le jour..."²

1 .
La peste, p.193...

2
"La femme adultère", L'exil et le royaume, pp.14,37.

Mais ils ne s'entendent pas. Marcel ne comprend pas la sensibilité de Janine envers les Arabes et la nature, et Janine ne comprend pas son obsession de l'argent. Seul les unit l'amour physique par lequel, comme Clamence, ils espèrent toujours échapper à la peur d'être seuls, de vieillir et de mourir.

"...le délire jette désespérément (les hommes) vers un corps de femme pour y enfouir, sans désir, ce que la solitude et la nuit leur montrent d'effrayant. (...) Non, il ne l'aimait pas, il avait peur de ce qui n'était pas elle, simplement, et elle et lui depuis longtemps auraient dû se séparer, et dormir seuls jusqu'à la fin. Mais qui peut dormir tout seul?"¹

Sachant que son mari ne l'aime pas pour elle-même, Janine rêve d'un autre amour que "celui des ténèbres, un amour qui crierait en plein jour." Elle a une nostalgie du véritable amour, de la communion à la fois charnelle et mystique qu'espèrent trouver dans le mariage beaucoup d'êtres humains.

Le juge de L'état de siège et sa femme se sentent séparés plus encore, par la haine. Le juge, comme Clamence, n'a jamais rien aimé² et se passionne pour condamner au lieu de comprendre. Il refuse de pardonner à sa femme l'adultère, bien qu'il soit coupable de plus grandes fautes, de lâcheté et d'immoralité, et il rend insupportable pour elle leur vie ensemble.

1

"La femme adultère", L'exil et le royaume, p.37.

2

L'état de siège, p.147. Le juge déclare même: "Toute femme me fait horreur." (p.139). On se demande pourquoi il s'est marié.

Camus ne représente pas une image heureuse du mariage. S'ils ne se sentent pas des étrangers l'un à l'autre comme Janine et Marcel, et s'ils ne sont pas séparés par la haine, comme le juge et sa femme, ou par l'indifférence, comme les vieux Castel,¹ les époux se trouvent séparés parce que le mari se préoccupe de son travail et néglige sa femme - tout comme Jan sacrifie à son idée du devoir filial son mariage, l'amour et le bonheur.

"Il en est ainsi pour tout le monde; on se marie, on aime encore un peu, on travaille. On travaille tant qu'on en oublie d'aimer."²

Voici le sort de la plupart des époux chez Camus.

Jonas se donne à la peinture et, "aveugle aux êtres",³ oublie les difficultés qu'a Louise à élever sa famille dans un trop petit appartement, débordant de monde et de toiles.

Rieux néglige sa femme pour faire son métier de médecin,⁴ sacrifiant ainsi leur bonheur à celui des autres. Il n'exprime pas à elle son amour. Et la tragédie est qu'il perd sa chance de recommencer, de l'aimer et de la rendre heureuse. Elle meurt dans une maison de santé hors de la ville empestée et ils sont séparés pour jamais.

¹ Voir La peste, pp.56-7.

² ibid., pp.66-7.

³ "Jonas", L'Exil et le royaume, p.137.

⁴ "L'essentiel était de bien faire son métier", La peste, p.36.

Le mariage de Grand et de Jeanne démontre ce que peut avoir d'abattant le travail lié à la pauvreté. Au début ils se comprennent sans paroles, mais la fatigue et la lutte de gagner assez d'argent pour vivre font naître l'indifférence. Ils le trouvent aussi impossible que les vieux époux étudiés dans le premier chapitre de maintenir une relation de compréhension réciproque qui les eût unis pour toujours. Ils découvrent comme les vieux qu'il n'y a pas de place pour la passion dans l'univers de la pauvreté, du travail et de la fatigue. Jeanne finit par s'en aller avec un autre homme et Grand souffre de ne pas avoir pu trouver les mots qui l'auraient retenue. Il ne réussit pas plus que Rieux (et Jan, dans des circonstances un peu différentes) à trouver les mots nécessaires. Il faut que l'amour s'exprime quelquefois au moins.

Ces mariages semblent démontrer que l'amour ne dure pas, s'il existe en premier lieu.

Mais en regardant de plus près les derniers exemples on découvre que l'on commence enfin à s'occuper de l'autre, et à rechercher la compréhension et la réunion.

Les vieux Castel fournissent le seul cas de la peste où les sentiments humains sont plus forts que la peur d'une mort torturée. La séparation brutale forcée lorsque la ville est fermée et que Madame Castel se trouve dans une ville voisine leur fait reconnaître qu'ils ne peuvent vivre éloignés l'un de l'autre. Madame Castel risque la contagion et la mort et rentre à Oran pour rejoindre son mari.

On découvre que Jonas n'est pas totalement insensible aux souffrances de Louise. Il remarque sa tristesse et son épuisement, et même si ce n'est que momentanément, il ressent de la honte et du remords à trouver qu'il n'avait pas pensé à elle ni ne l'avait jamais vraiment aidée.¹ Il y a des moments où il lui montre sa tendresse et où ils sont heureux comme ils l'avaient été au début de leur mariage. Mais ce n'est qu'à la fin qu'il découvre combien il aime sa femme et ses enfants.² C'est cette révélation qui donne enfin un sens à la vie. Au lieu de chercher la solitude pour travailler il choisit de se faire solidaire de Louise et des enfants et du monde qui lui semble alors "jeune, adorable."

Grand et Rieux pensent continuellement à leur femme.³ Grand rêve d'écrire une lettre à Jeanne pour lui dire qu'il l'aime toujours "et pour qu'elle puisse être heureuse sans remords..."⁴ C'est son nom qu'il écrit à la fin du précieux manuscrit, sa grande oeuvre, et s'il se trouve content à la fin de la peste c'est parce qu'il lui a enfin écrit la lettre.

Rieux se montre au début même si préoccupé de sa femme et de son départ imminent qu'il ne s'intéresse pas au premier rat trouvé

1 "Jonas", L'Exil et le royaume, pp.155 and 163; 159,175,179.

2 "Il les aimait! Comme il les aimait!" (ibid., p.182).

3 Pour Grand, voir par exemple La peste, pp.67,151,210,245. Et pour Rieux, pp.9,11,17,19-20,66-67,72,100,151,208,225,232,234.

4 ibid., p.210.

mort. Il pense à elle pendant toute la lutte contre la peste, et surtout vers la fin, après la mort de Farrou, et avant l'ouverture des portes, quand il espère enfin la retrouver. Ce qui rend d'autant plus insupportable pour lui la séparation, c'est le remords. Il souffre de savoir que sa femme est seule alors qu'il aurait pu l'aider à triompher de sa maladie. Il rêve continuellement de leur réunion et de pouvoir enfin recommencer, et refaire leur bonheur. Il approuve donc dans son coeur les efforts que fait Rambert pour sortir d'Oran rejoindre sa maîtresse.¹ Et lorsque Rambert choisit de rester au moment même d'arriver à son but Rieux lui affirme que

"Rien au monde ne vaut qu'on se détourne de ce qu'on aime. Et pourtant je m'en détourne, moi aussi, sans que je puisse savoir pourquoi."²

Grand et Rieux découvrent tous deux par les souffrances de la séparation que l'amour est d'une importance capitale:

"Ce monde sans amour (est) comme un monde mort et (...) il vient toujours une heure où on se lasse des prisons, du travail et du courage pour réclamer le visage d'un être et le coeur émerveillé de la tendresse."³

Après tous ces égoïstes, et ces personnages indifférents aux relations humaines ou incapables d'aimer autrui; après ces époux qui se sentent des étrangers l'un à l'autre, et ces séparés qui

¹ Voir par exemple: pp. 68-72, 89, 121, 125, 132, 161-2, 166-7 (La peste).

² ibid., p.167.

³ ibid., pp.209-10.

recherchent en vain la réunion et l'amour perdu, vient enfin un couple qui trouve dans le mariage la tendresse et la communication.

Yvars et Fernande démontrent que l'amour peut en effet durer et que la pauvreté, la fatigue et le travail ne font pas nécessairement naître l'indifférence. Seuls parmi les couples étudiés ils s'occupent vraiment l'un de l'autre. Fernande exprime son amour par son attention et ses soins pratiques, la chemise bien repassée et le verre d'anisette prêt le soir.¹ Yvars exprime le sien en s'impatiant de rentrer et de retrouver sa femme et son fils, et en se confiant à elle. Le soir sur la terrasse il lui raconte avec la tendresse des premiers temps de leur mariage tout ce qui s'est passé à l'atelier.

Le manque de communication entre les ouvriers et le patron à l'atelier où Yvars travaille, comme le manque de communication entre les autres époux font ressortir au mieux la compréhension et la tendresse de ce dernier couple.

Ainsi, par les relations humaines, commence enfin à se former une réponse plus positive aux conclusions pessimistes des ouvrages de l'absurde et à ce qu'écrit Camus en 1943-4:

"Le fait d'être réuni n'est qu'un hasard qui se prolonge.
(...) C'est la séparation qui est la règle."²

C'est la fraternité qui y donnera la réponse définitive.

.

1

"Les muets", L'exil et le royaume, pp.81,102.

2

Carnets II, pp.106,112.

V LA FRATERNITÉ

"Mais la vérité n'est pas dans la séparation. Elle est dans la réunion." (Actuelles, p.227)

On ne sort donc pas de la solitude par l'égoïsme, par l'indifférence aux autres, par la démesure et la violence ou par la volonté de se sauver tout seul. La nature n'en délivre que momentanément. Même l'amour de mère et fils, l'amitié, l'amour du couple et le mariage n'en sauvent pas les personnages de Camus tant qu'ils sont préoccupés d'une idée abstraite, du travail ou de leur propre angoisse. Il faut l'amour, l'amitié liés au plus grand amour de l'humanité - la fraternité.

C'est dans La peste et dans les autres ouvrages de révolte que les personnages arrivent pour la première fois à se dépasser en autrui, qu'ils accèdent même au sacrifice de leur vie par l'amour des hommes. Tandis que Caligula, Martha et Meursault ne cherchent un sens qu'à leur propre vie et veulent se sauver tout seuls, les personnages de La peste et des ouvrages qui suivent cherchent un sens à la vie de tous les hommes et luttent pour sauver l'humanité entière. Et tandis que les premiers se révoltent seuls contre l'hostilité du destin, ces derniers combattent ensemble la souffrance, le mal et la mort. Ils se font solidaires au nom de la dignité humaine contre les forces conjurées de l'univers. L'accent se déplace ainsi de la solitude pour se mettre sur la solidarité.

"Comparée à L'étranger, La peste marque, sans discussion possible, le passage d'une attitude de révolte solitaire à la reconnaissance d'une communauté dont il faut partager les luttes. S'il y a évolution de L'étranger à La peste, elle s'est faite dans le sens de la solidarité et de la participation."¹

Un événement comme la peste force les hommes à adopter une certaine solidarité devant le danger commun. Qu'on le veuille ou non, le fléau concerne tout le monde; "tout le monde est dans le bain"², comme le dit Cottard. Mais nous avons déjà vu que cette solidarité d'assiégés ne mène pas naturellement à s'occuper des autres les citoyens d'Oran et de Cadix. A cette solidarité forcée s'oppose la vraie, celle où l'on choisit librement de servir ses semblables.

Rieux prend délibérément le parti de la victime contre le fléau et s'épuise en soignant les pestiférés. Son métier même de médecin est de se faire solidaire des hommes. En les guérissant il se révolte contre la création qui condamne les hommes à souffrir et à mourir.³ Il ressent et il exprime "l'immense colère" qui vient à l'homme devant la douleur que tous les hommes partagent. Même comme médecin il ne s'est jamais habitué à voir mourir. Et comme Ivan Karamazov il se révolte particulièrement contre cette création où les

1

"Lettre à Roland Barthes sur La peste, Edition de la Pléiade, pp.1965-6.

2

La peste, p.155. cf. l'inscription que la Peste fait mettre sur les portes des maisons de Cadix; "Nous sommes tous frères" (L'état de siège, p.80).

3

"Rieux croyait être sur le chemin de la vérité, en luttant contre la création telle qu'elle était.

- Ah! dit Tarrou, c'est donc l'idée que vous vous faites de votre métier?" (La peste, p.102).

1
enfants sont torturés.

Rieux se montre solidaire non seulement en faisant aux limites de ses pouvoirs son métier de médecin mais aussi en rédigeant sa chronique, où il rejoint ses concitoyens dans les seules certitudes qu'ils aient en commun - dans l'amour, la souffrance et l'exil - et où en parlant pour tous il témoigne en faveur de ces pestiférés et de l'homme lui-même.²

Diego soigne aussi les malades dès l'arrivée de la peste, se séparant même de Victoria qu'il aime, pour se faire solidaire des marqués qui ont besoin de lui. Et comme Rieux il se révolte contre l'injustice faite aux hommes, contre le "crime que de tous temps l'on a commis contre eux."³ Il insiste que les hommes sont innocents. C'est son refus du fléau, de cette injustice, qui fait dénouer les bâillons aux habitants de Cadix. Et c'est le sacrifice de sa vie qui libère enfin la ville de la peste.

A Rieux et à Diego s'ajoutent les autres solidaires de la peste, qui risquent leur vie à s'engager dans les équipes sanitaires volontaires; Grand, qui représente le mieux leur "vertu tranquille"; Rambert bien qu'il soit un étranger à la ville; Paneloux qui se place

1
La peste, pp.210,103 et 174.

2
ibid., p.242,247.

3
L'état de siège, pp.216,132.

au premier rang des sauveteurs et qui marque sa solidarité avec les victimes en disant "nous" dans son second prêche, par contraste avec le premier où il se sépare d'eux en disant "vous"; et Tarrou, qui propose le plan d'organisation pour les formations sanitaires, et qui insiste qu'il faut autant qu'il est possible, "refuser d'être avec le fléau."¹ S'engagent même Gonzalès, le joueur de football, et le juge Othon, qui veut retourner au camp d'isolement pour aider les séparés.

Leur exemple, et particulièrement celui de Diego, de Tarrou et de Paneloux qui sacrifient leur vie en aidant les victimes, contraste fort avec celui de Cottard qui se trouve bien dans la peste et qui ne voit pas donc pourquoi il se mêlerait de la faire cesser.

²
Les solidaires des Justes se révoltent non plus contre l'injustice faite à l'homme par le destin, mais contre l'injustice faite à l'homme par l'homme. Ils luttent pour le peuple contre la servitude et la misère infligées par la tyrannie des tsars. Se chargeant du malheur du monde, ils visent à recréer une communauté de justice et d'amour, un royaume terrestre où les hommes seront tous frères et où la justice rendra les coeurs transparents.³ Dans l'acte de fraternité suprême ils paient de leur vie leur idéal. Kaliayev meurt

1

La peste, p.203.

2

Le mot collectif du titre de la pièce suggère lui-même la solidarité.

3

Les justes, p.79.

pour l'amour de la créature, affirmant que sa mort est sa "suprême¹ protestation contre un monde de larmes et de sang."

Ainsi tous ces personnages se vouent à la fraternité. Et ils découvrent qu'en luttant ensemble contre la peste, l'injustice, la douleur et la mort, ils ne sont plus seuls. Partageant les mêmes buts, dépendant l'un de l'autre, chacun ayant son rôle à jouer, ils arrivent à éprouver entre eux une fraternité qui les unit au niveau² le plus profond de leur être. Ils démontrent qu'il n'y a pas d'opposition entre l'ami et le militant, mais qu'une fraternité³ active est commune aux deux. Et ils démontrent⁴ surtout que la vraie communication vient de lutter ensemble.

La responsabilité commune les lie même au-dessus des divergences individuelles. Rieux refuse totalement l'attitude de Paneloux qu'il faut "aimer ce que nous ne pouvons pas comprendre" :

"Je me fais une autre idée de l'amour. Et je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés."⁵

¹ Les justes, pp.90,94.

² Camus exalte de la même façon la camaraderie du théâtre, qui provient de cette même dépendance mutuelle: "tous liés les uns aux autres sans que chacun cesse d'être libre." ("Pourquoi je fais du théâtre", Edition de la Pléiade, p.1721).

³ "Lettre à Roland Barthes sur La peste", Edition de la Pléiade, p.1966.

⁴ cf. "communication is a matter of participation. Where there is no participation there is no communication" (Paul Tillich, Theology of Culture, Oxford University Press, New York, 1959; Galaxy Book Edition, 1964) p.204.

⁵ La peste, p.174.

Mais ayant décidé de combattre ensemble la mort et le mal ils se sentent réunis au-delà des blasphèmes et des prières: "Dieu lui-même ne peut maintenant nous séparer."

De même les 'justes'. Dora et Kaliayev se heurtent aux idées de Stepan, qui croit que tout est permis s'il sert leur cause. Ils affirment au contraire qu'il y a des limites,¹ que les fins les plus nobles ne justifient pas le meurtre d'un enfant. Malgré cette différence profonde et malgré son désir de tuer lui-même le grand-duc, Stepan appelle Kaliayev "frère" quand il part pour lancer la bombe. Et Dora peut dire à Stepan qu'elle l'aime aussi, comme elle aime tous les membres du groupe.

La fraternité qui lie les justes représente ce que peut avoir d'absolu l'amour que se portent réciproquement les combattants:

"nous sommes (...) des frères, confondus les uns aux autres, tournés vers l'exécution des tyrans, pour la libération du pays! Nous tuons ensemble, et rien ne peut nous séparer."²

Tous frères, ils n'ont pas besoin de promesses d'obéissance. Le lien qui les unit remplace pour eux tous les attachements. Kaliayev a tout quitté pour l'Organisation et Voinov ne trouve pas de bonheur hors de leur communauté:

"Il y a nous, (...) l'Organisation. Et puis, il n'y a rien. C'est une chevalerie."³

1

Les justes, pp.59-63.

Kaliayev: "...pour une cité lointaine, dont je ne suis pas sûr, je n'irai pas frapper le visage de mes frères. Je n'irai pas ajouter à l'injustice vivante pour une justice morte." (p.62).

2

ibid., p.46.

3

ibid., pp.47,70.

C'est l'amour de ses frères qui soutient Kaliayev en prison. Il sait qu'ils ne croiront pas qu'il les ait trahis,¹ et fidèle à son tour,² il refuse de les trahir.

De la fraternité générale des combattants entre eux se détache en particulier l'amitié de Rieux et de Tarrou. Bien qu'ils viennent de milieux différents - Rieux étant un fils d'ouvrier, élevé dans la misère, et Tarrou un fils d'avocat général, élevé dans l'aisance - ils se sentent instinctivement liés par la confiance et le respect mutuels. Peu après avoir fait la connaissance l'un de l'autre ils se parlent à coeur ouvert comme des amis intimes depuis longtemps, discutant l'existence de Dieu et le problème du mal, et les raisons qu'a chacun pour lutter et pour vivre. Rieux ressent dès le début l'envie de se livrer à "cet homme singulier, mais qu'il sentait³ fraternel"; et Tarrou sait que Rieux lui dira toujours la vérité,⁴ même quand il est mortellement atteint de la peste.

1

Les justes, pp.91-2: "Ils ne le croiront pas (...) Vous ne connaissez pas leur amour." Seul Stepan a quelques doutes, effacés par le courage de Kaliayev à son exécution. Voinov, comme Dora, ne doutent jamais de lui - voir p.94.

2

"Vous ne pouvez me séparer de mes frères (...) ...en mourant, je serai exact au rendez-vous que j'ai pris avec ceux que j'aime, mes frères qui pensent à moi en ce moment. Prier serait les trahir." (ibid., pp.85,89).

3

La peste, p.103.

4

ibid., pp.226-30.

C'est la compréhension surtout qui caractérise leur amitié. Ils sont unis par leur commune volonté de résister au mal et de servir les hommes, même s'ils n'expriment pas exactement de la même façon leur but. Tarrou veut être "un saint sans Dieu", et Rieux¹ "un homme". La différence est dans l'expression seulement. Ils témoignent de cette compréhension non seulement dans leurs conversations mais aussi dans leurs actions. Tarrou essaie d'éviter à son ami tout ennui quand il sait que Rieux est surmené, et il offre donc d'aider lui-même Rambert qui vient voir Rieux. Rieux à son tour veille continuellement Tarrou quand celui-ci attrape la peste.

Il n'est pas étonnant qu'ils se comprennent si naturellement, étant donné la sympathie dont ils témoignent dans tous leurs rapports avec les autres. Tarrou se fait même une morale de la compréhension² et il la fait vivre. Ils se montrent tous deux bienveillants et attentifs avec Grand et Rambert dont ils comprennent la douleur, et même avec Cottard et le juge Othon. Grand dit qu'avec Rieux il peut parler, et Cottard dit de Tarrou qu'

"Avec celui-là on peut causer, parce que c'est un homme.
On est toujours compris."³

¹ La peste, pp.204-5.

² Voir La peste, pp.105,202,204. cf.: "Tarrou est l'homme qui peut tout comprendre - et qui en souffre. Il ne peut rien juger."
(Carnets II, p.70).

³ La peste, pp.67 and 154.

Ils fournissent ainsi un contraste avec l'homme trop affairé pour écouter un ami.¹ Tarrou et Rieux se comprennent à un niveau si profond que leur fraternité, comme l'amour entre Rieux et sa mère, n'a pas besoin de mots pour s'exprimer.² Ils s'aiment dans le silence, comme frères véritables. Cette fraternité symbolique est suggérée par les références que fait Tarrou à la mère de Rieux, qui lui rappelle sa propre mère.³

C'est dans le silence, par leur bain nocturne, qu'ils consomment leur amitié. Moment de vraie communion, où, en harmonie avec la mer et l'un avec l'autre, ils éprouvent du "même coeur" le "même bonheur".⁴ C'est le point culminant de leur amitié, comme c'est l'un des points culminants de La peste et même de l'oeuvre de Camus.

Rieux et Tarrou démontrent que deux hommes animés du même amour de l'humanité peuvent éprouver une rare communion. Tarrou insiste même que sans cette communion, sans l'amitié, lutter pour

¹ cf. p. 90 de cette étude

² La peste, p.233.

³ Voir par exemple *ibid.* pp.220-1,229,231.

⁴ *ibid.*, p.206.

les hommes en général perd vite de sens;

"Bien entendu, un homme doit se battre pour les victimes.
Mais s'il cesse de rien aimer par ailleurs, à quoi sert
qu'il se batte?"¹

- une vérité que Rieux devait apprendre, car en négligeant sa femme
il avait cessé de "rien aimer par ailleurs". En suivant de près
l'amitié de Rieux et Tarrou, Camus affirme que l'amitié est "la
première vertu"² et il remplit son but qui est de faire de sa
chronique "celle de l'amitié."³

Tous ces fraternels démontrent ainsi qu'il est possible de se
dépasser en autrui. Ils oublient leurs propres souffrances pour
partager celles de tous les hommes, et ainsi ils font vivre une des
valeurs de la 'révolte' selon Camus;

"Le mal qui éprouvait un seul homme devient peste
collective."⁴

Ils démontrent aussi que la constatation de l'absurde, d'un ordre in-
juste et déraisonnable, ne mène pas nécessairement au meurtre, à la
violence et au renforcement de l'absurde, comme le croit Caligula;
que l'on peut tout aussi bien choisir la voie de la mesure⁵ et de la

1
La peste, p.205.

2
Carnets II, p.148.

3
Manuscrit du deuxième état de La peste; voir l'Édition de la Pléiade,
p.1999.

4
L'homme révolté, p.36.

5
Pour la valeur de la mesure et des limites, voir par exemple Les
justes, p.61; L'état de siège, p.232; L'homme révolté, pp.308,
347; et p. ~~61~~⁶² de cette étude.

fraternité. En luttant ainsi au nom de tous contre l'injustice et la douleur, ils donnent un sens à la vie humaine et ils dépassent l'absurde. Ils expriment la conviction de Camus que la seule valeur qui puisse sauver les hommes du nihilisme et du sentiment de l'absurde épars dans ce siècle est cette révolte au nom de l'humanité, "la longue complicité des hommes aux prises avec leur destin"¹ ;

"Ce qui équilibre l'absurde, c'est la communauté des hommes en lutte contre lui."²;

Ils ne sont plus animés d'une idée abstraite, mais d'une "chaleur d'âme."³ Ricoux insiste que l'homme n'est pas une idée.⁴ La fraternité est la plus haute valeur à laquelle puisse se vouer l'homme.

La valeur de la fraternité est rehaussée par le sacrifice personnel et surtout par le sacrifice du bonheur individuel.

Rambert, Diego, Dora et Kaliayev sacrifient tous leur amour à l'amour des hommes en général.

C'est Rambert qui représente pour la première fois dans l'oeuvre de Camus le thème de l'amour lié à l'amour de l'humanité. Au début

¹ L'homme révolté, p.351.

² Carnets II, pp.161-2.

³ Actuelles, p.41.

⁴ La peste, p.132.

il affirme que rien ne compte sauf l'amour.¹ Il veut se dégager et retrouver sa maîtresse, insistant qu'il est étranger à la ville et que ce n'est pas son affaire d'y rester. Mais après avoir fait toutes les démarches possibles pour sortir d'Oran, au moment même de pouvoir enfin échapper, Rambert décide de rester pour aider Rieux et Tarrou à lutter contre la peste. Il renonce à la vie privée pour faire partie du combat collectif. Il ne veut plus le bonheur pour lui seul, mais pour tous les hommes:

"Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul. (...) maintenant (...) je sais que je suis d'ici, que je le veuille ou non. Cette histoire nous concerne tous."²

Sa solidarité contraste avec l'égoïsme³ de Caligula, Martha et Meursault, qui ne cherchent que le bonheur pour eux-mêmes.

Rambert est le seul amant à être réuni dans la vie avec celle qu'il aime. Bien que le narrateur suggère que leur bonheur ne durera pas nécessairement³ il reconnaît que leur joie est une récompense pour ceux qui à l'encontre de Caligula se suffisent de "l'homme

1

"peut-être ai-je été mis au monde pour vivre avec une femme." (La peste, p.69); "Ce qui m'intéresse, c'est qu'on vive et qu'on meure de ce qu'on aime" (ibid., p.132).

2

ibid., pp.166-7. cf. Noces, p.22, où l'accent est mis sur le bonheur individuel: "Il n'y a pas de honte à être heureux." cf. aussi Carnets II: "Le grand problème à résoudre "pratiquement": peut-on être heureux et solitaire?"

3

"Pour quelque temps au moins, ils seraient heureux" (La peste, p.241).

et de son pauvre et terrible amour.¹ Rambert et sa maîtresse démontrent que l'on peut obtenir quelquefois la tendresse humaine, et que l'on a droit au bonheur après avoir servi l'homme.

Le conflit entre le devoir de servir le bonheur de tous et la volonté du bonheur privé est représenté par l'opposition des attitudes de Diego et de Victoria. Diego croit que son premier devoir est de soigner les malades qui ont besoin de lui et de partager leur malheur, tandis que Victoria, comme Maria, insiste qu'il faut tout faire pour l'amour, et se dépêcher d'aimer.²

En même temps Diego ressent en lui-même ce conflit. Tout ce qu'il cherchait avant l'arrivée de la peste était le bonheur, et³

1

La peste, p.241.

2 Voir L'état de siège, pp.158-9.

Cette opposition que nous avons déjà remarquée dans les rapports de Jan et Maria et de Caligula et Caesonia, reflète l'opposition profonde que Camus voit entre la femme en général, sans complication, vouée entièrement à l'amour, affirmant qu'aimer est le premier devoir, et l'homme avec son goût de l'aventure et du tourment. Cette opposition est bien exprimée par Maria:

"Les hommes ne savent jamais comment il faut aimer. Rien ne les contente. Tout ce qu'ils savent, c'est rêver, imaginer de nouveaux devoirs, chercher de nouveaux pays et de nouvelles demeures. Tandis que nous, nous savons qu'il faut se dépêcher d'aimer, partager le même lit, se donner la main, craindre l'absence. Quand on aime, on ne rêve à rien." (Le malentendu, p.30).

3

"Elle m'attend (...) Je dois m'occuper d'être heureux. C'est un long travail, qui demande la paix des villes et des campagnes." (L'état de siège, p.29).

Victoria est sa "patrie" et son inspiration.¹ Sa grande tentation est de s'abandonner à l'amour;

"Si du moins je pouvais me lier à toi et, mes membres² noués aux tiens, couler au fond d'un sommeil sans fin!"

C'est cet amour pour Victoria qui sert à marquer la grandeur de son sacrifice final. Diego meurt à la place de Victoria pour la liberté des hommes;

"L'amour de cette femme, c'est mon royaume à moi. Je puis en faire ce que je veux. Mais la liberté de ces hommes leur appartient. Je ne puis en disposer. (...) ...je suis né parmi eux. Je vis pour ma cité et pour mon temps. (...) Le temps des hommes libres!"³

Dora et Kaliayev ressentent encore plus vivement ce déchirement. Voués à combattre l'injustice et ne pouvant oublier la misère du monde, ils savent qu'il leur est impossible de s'aimer;

"Ceux qui aiment vraiment la justice n'ont pas droit à l'amour. (...) Nous ne sommes pas de ce monde, nous sommes des justes. Il y a une chaleur qui n'est pas pour nous. (...) l'amour est impossible."⁴

Ils ne peuvent cependant éteindre le désir de se laisser aller à la tendresse, à "une seule petite heure d'égoïsme".⁵ Dora exprime la nostalgie qu'a toute femme d'être aimée pour elle-même,⁶ et l'angoisse

¹ L'état de siège, voir pp.204-5.

² ibid., p.152.

³ ibid. p.211,213.

⁴ Les justes, pp.71,74.

⁵ ibid., p.72.

⁶ "il faut bien une fois au moins laisser parler son coeur, j'attends que tu m'appelles, moi, Dora, que tu m'appelles pardessus ce monde empoisonné d'injustice..." (ibid., pp.72-3).

de ne pouvoir se donner à l'amour;

"Aimer, oui, mais être aimée!...Non, il faut marcher. (...) On voudrait tendre les bras et se laisser aller. Mais la sale injustice colle à nous comme de la glu. (...) Les êtres, les visages, voilà ce qu'on voudrait aimer. L'amour plutôt que la justice! Non, il faut marcher."¹

Renonçant à toute joie, ils trouvent seul possible un "terrible
2
amour".

Mais ce conflit de leur amour et de leur devoir envers les autres ne sépare pas Dora et Kaliayev comme il sépare Maria et Jan, Victoria et Diego. Pour la première fois les deux partagent la même foi, la passion de justice, de pureté, et d'amour de l'humanité. Les deux éprouvent la nostalgie de s'abandonner à leur amour; et les deux sacrifient leur propre bonheur et acceptent la mort pour la justice universelle.

Ces amants, et Dora et Kaliayev en particulier, démontrent que chez Camus le véritable amour ne peut être séparé de l'amour de l'humanité. Saint-Exupéry exprime la même idée de l'amour que celle de Camus;

"aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction."³

Mais comme l'indiquent les souffrances des amants, et la séparation qu'ils ont tous à subir, grâce à la peste, à l'emprisonnement ou à la mort, la fraternité ne sauve pas automatiquement de la

1
Les justes, p.98.

2
ibid., p.90.

3
Terre des hommes, Gallimard, 1939, Edition Livre de poche, 1954, pp.234-5.

solitude les hommes. Ces personnages sont solidaires mais chacun se sent parfois seul.

Rieux, Grand et Rambert sont tous séparés de celle qu'ils aiment. Rieux et Grand en souffrent d'autant plus qu'ils sont tourmentés du remords, comme Rambert de la jalousie et de la crainte que sa maîtresse ne vieillisse. Rambert se sent plus exilé que les autres exilés de la peste car il est étranger à la ville. C'est lui¹ qui incarne le thème de la séparation.

Rieux est aussi isolé par son rôle de médecin. Il sent le besoin de chaleur humaine lorsque la peste bat son plein et ne pouvant que diagnostiquer et condamner et non plus guérir, il est craint et haï² par les familles des pestiférés. Il se sent moins seul vers la fin quand les malades semblent vouloir l'aider.²

C'est la mort de Tarrou et de sa femme qui le rend irrévocablement seul - événements d'autant plus angoissants pour Rieux qu'ils suivent le moment d'espoir où peu avant l'ouverture des portes il se réjouit de pouvoir bientôt recommencer. La mort de son ami représente pour lui la "défaite définitive". Rieux sait qu'il n'y aura plus de paix possible pour lui-même.³ Et la mort de sa femme fait de lui un exilé pour jamais. Pour Rieux à la fin de la peste comme pour tous^{ceux}/

¹ "Lettre à Roland Barthes sur La peste", Edition de la Pléiade, p.1966.

² La peste, pp.48,153,207.

³ ibid., p.232.

qui ont perdu un époux, "c'était toujours la peste."¹

Et à la fin sa lucidité le sépare de la foule célébrant la défaite de la peste. Lui seul sait que les victoires sont provisoires et que le mal et la mort sont toujours là; que la peste peut revenir à tout moment.

C'est aussi la lucidité qui rend seul Tarrou. Reconnaisant sous le cérémonial juridique et sous les phrases grandioses l'horreur de la condamnation à mort, il renonce à tuer et se condamne ainsi à "l'exil définitif" dans une société qui admet comme fondement la peine capitale. Sa solitude est d'autant plus angoissante qu'il sait que faire mourir d'une façon ou d'une autre est inévitable;

"même ceux qui étaient meilleurs que d'autres ne pouvaient s'empêcher aujourd'hui de tuer ou de laisser tuer parce que c'était dans la logique où ils vivaient, et (...) nous ne pouvions pas faire un geste en ce monde sans risquer de faire mourir."²

Ne voulant pas être un pestiféré, il sait que personne n'est indemne³ de la peste, que personne ne peut s'empêcher de faire du mal. Il vit donc dans un déchirement continu. Il cherche la paix dans la

¹ La peste, p.237.

² ibid., p.202.

³ "Je sais de science certaine (...) que chacun la porte en soi, la peste (...) Ce qui est naturel, c'est le microbe." (ibid., pp. 202-3).

compréhension et dans le service des hommes,¹ mais vivant sans
espérance et recherchant au fond la réunion avec quelque chose
d'indéfinissable au-dessus de l'homme,² il ne la trouve que dans
la mort. Et même qu'il la trouve dans la mort n'est pas sûre.³ Tarrou
cependant ne meurt pas seul comme Paneloux. L'amitié de Rieux et la
tendresse maternelle de la mère de Rieux le soutiennent.

Le père Paneloux est le personnage le plus tragique de La
peste. Bouleversé par l'agonie de l'enfant mourant, il sent
s'effondrer sa conception abstraite de la souffrance et il semble
près de perdre sa foi. Une question le tourmente;

"Un prêtre peut-il consulter un médecin?"⁴

1

"La seule chose qui m'intéresse, c'est de trouver la paix
intérieure" (La peste, p.25)

"j'ai appris cela, que nous étions tous dans la peste, et j'ai
perdu la paix. Je la cherche encore aujourd'hui, essayant de les
comprendre tous et de n'être l'ennemi mortel de personne."
(ibid., p.202).

2

Voir p.241,233.

3

A ce propos Rieux semble se contredire. Tout de suite après la
mort de Tarrou il dit qu'il ne sait pas si, pour finir, Tarrou
avait retrouvé la paix (p.232), tandis qu'il affirme plus loin;
"il ne l'avait trouvée (cette 'paix' difficile) que dans la mort"
(p.241).

4

ibid., pp.176,183. L'importance de cette question est éclairée par
le premier manuscrit où Paneloux dit à Rieux: "Mais si je croyais
en Dieu je ne soignerais pas l'homme" (Edition de la Pléiade,
p.1988).

Pour ne pas perdre sa foi il s'efforce d'aller jusqu'au bout,
d'accepter tout au lieu de risquer de nier Dieu.¹ Il refuse donc
absolument de voir un médecin lorsqu'il tombe malade, comme il
refuse de se livrer à l'amitié que lui offre Rieux;

"les religieux n'ont pas d'amis. Ils ont tout placé en
Dieu."²

Il croit qu'accepter serait manquer de foi.

Mais il meurt seul, apparemment sans l'assurance de la foi.
Sa mort reste ambiguë - "son regard indifférent (...) n'exprimait
rien" (bien que Camus en ajoutant le détail du crucifix et en ôtant
des détails suggérant l'inquiétude,³ accorde à Paneloux une mort
plus chrétienne qu'il n'avait originalement l'intention de faire.⁴)

1

"Il fallait admettre le scandale parce qu'il nous fallait choisir
de haïr Dieu ou de l'aimer. Et qui oserait choisir la haine de
Dieu?" (La peste, p.182).

2

ibid., p.186.

3

Dans la version originale Paneloux demande à son hôtesse de faire
venir un médecin et puis Rieux. C'est avec tristesse qu'il
affirme que les prêtres n'ont pas d'amis (Edition de la Pléiade,
p.1989).

4

Dans le projet initial Paneloux perd la foi. (Edition de la
Pléiade, p.1934). A l'hôpital il donne l'impression "d'un homme
qui se remettait tout entier entre les mains de la science
humaine avec le même abandon que d'autres pouvaient apporter dans
leur commerce avec un être supérieur." Et en mourant son regard
exprime "le contraire de la sérénité." (Edition de la Pléiade,
pp.1989-90).

Je crois que Camus démontre ainsi qu'il ne suffit pas de se dévouer à Dieu, mais que toute foi qui ne s'exprime pas par l'amour de ses semblables est une foi vide.

Même les 'justes', liés les uns aux autres par la fraternité vivante de l'Organisation, sont déchirés par des doutes et souffrent de la solitude.

Ils s'interrogent continuellement, doutant s'ils ont le droit de tuer même au nom de la justice. Comme l'exprime Camus dans la "prière d'insérer", ils n'ont pas pu "guérir de leur coeur".¹

Cherchant la pureté, ils font des efforts démesurés pour se mettre en accord avec le meurtre. La justice pour eux est une "brûlure" constante.² Ils découvrent comme Dora que

"c'est tellement plus facile de mourir de ses contradictions que de les vivre."³

En outre la clandestinité les force à vivre dans la solitude. Ils vivent loin du peuple qu'ils servent, enfermés dans leurs chambres. Ils ne peuvent pas rejoindre le peuple dans les bonheurs ordinaires, l'amour et la vie de famille.⁴ Ils sont des "prisonniers",

¹ Edition de la Fléiade, p.1826.

² Actuelles II, p.23.

³ Les justes, p.98.

⁴ Dora et Kaliayev ne sont pas les seuls à souffrir de ne pas pouvoir se laisser aller à la tendresse. Annenkov a dû aussi sacrifier son bonheur privé (Les justes, p.98), et Voinov exprime la nostalgie de pouvoir rejoindre ceux qui "pressent le pas pour retrouver la soupe brûlante, des enfants, la chaleur d'une femme." (*ibid.*, p.68).

"condamnés à être plus grands" qu'eux-mêmes.¹ Ainsi isolés du peuple ils l'aiment en silence, d'un "vaste amour sans appui", sans jamais recevoir de réponse;

"Et le peuple, lui, nous aime-t-il? Sait-il que nous l'aimons? Le peuple se tait. Quel silence, quel silence..."²

Ils ne connaissent pas la joie de tout homme d'action qui se sent en contact avec une large communauté humaine. La scène où Kaliayev parle avec le prisonnier Foka démontre que ce qui isole les justes du peuple pour qui ils se sacrifient est non seulement la séparation physique, résultat de la vie clandestine, mais aussi l'isolement moral. Un fossé sépare les idéaux des justes de ceux d'un Foka qui croit que l'alcool et les femmes sont les seules raisons pour lesquelles on tue, et qui se méfie de la justice et de la fraternité dont parle Kaliayev. C'est lui qui pend les condamnés afin de s'enlever chaque fois une année de prison.

Déchirés par les scrupules, vieilliss prématurément par les dangers qu'ils courent,³ séparés de ceux qu'ils servent et exilés du bonheur individuel par leur exigence de la justice, les justes découvrent

¹ Les justes, p.98.

² ibid., pp.71-2.

³ Kaliayev: "Je n'ai pas eu le temps d'être jeune." (ibid., p.87)
Dora: "J'ai si froid que j'ai l'impression d'être déjà morte. Tout cela nous vieillit si vite. Plus jamais, nous ne serons des enfants." (p.96).

"quel affreux goût a parfois la fraternité!"¹

Diego est encore plus seul que les combattants de La peste et des Justes parce qu'il est représenté sans camarades. Il doit agir seul. Le chœur veut se dégager² et Victoria ne comprend pas l'exigence qui le pousse à servir les marqués. C'est lui seul qui incite le chœur à l'espoir et à la révolte.

Comme Kaliayev il meurt heureux, content d'avoir rempli son devoir envers les hommes, mais il meurt seul, sans l'assurance de Kaliayev qu'il sera réuni avec celle qu'il aime. Le chœur représente sa mort comme "l'isolement dernier", "la mort en plein désert." Elle a quelque chose de stérile comme d'admirable, parce que Diego a dû choisir contre l'amour de Victoria, le bonheur et la vie. (Il faut noter cependant que le chœur n'exprime qu'un point de vue, celui de la femme chez Camus qui croit que l'amour et le bonheur sont les valeurs les plus importantes, et que les hommes en les sacrifiant au devoir³ cherchent la solitude.)

Sont seuls aussi deux personnages de L'exil et le royaume qui veulent se faire solidaires mais qui n'arrivent pas à se faire

1 Les justes, p.99.

2 "A la mer! Qui me délivrera de l'homme et de ses terreurs?" (L'état de siège, p.84).

3 "Mais les hommes préfèrent l'idée (...) chanteurs solitaires, appelant sous un ciel muet une impossible réunion et marchant de solitude en solitude, vers l'isolement dernier, la mort en plein désert!" (ibid., pp.229-30). Et voir en haut, p.115.

comprendre. Diego, bien qu'il meure seul, est quand même reconnu¹ comme "frère" par ceux qu'il sert : Yvars et Daru, non.

Yvars, malgré la solidarité qu'il ressent avec les tonneliers opprimés, symbolisée lorsqu'il partage son pain avec Saïd, le plus affamé, et malgré la compréhension et la tendresse qui l'unissent à Fernande, se sent seul à l'atelier après l'attaque qu'a eue la petite fille du patron. Il souffre de ne pouvoir briser le silence où s'enferment les ouvriers depuis l'échec de la grève, de ne pouvoir exprimer au patron sa compassion et ainsi affirmer la plus grande solidarité de tous les hommes devant la souffrance et la mort.

Daru lui aussi se sent solidaire, avec le prisonnier qu'il doit livrer aux autorités. Un "lien étrange", "une sorte de fraternité" se forment entre eux, une solidarité de prisonniers, de soldats,² qui représente cette plus grande solidarité des hommes contre le destin. Mais son geste fraternel de ne pas livrer l'Arabe et de lui laisser le choix de la liberté ou de l'emprisonnement, n'est pas compris par les autres Arabes. Ils l'accusent d'avoir livré leur frère et lui promettent la vengeance. Il se sent alors exilé dans ce pays qu'il avait fait le sien.

"Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul."³

¹ L'état de siège, pp.160,164.

² "L'hôte", L'exil et le royaume, p.123.

³ ibid., p.130.

C'est précisément cette solitude, comme le sacrifice des amants de leur bonheur privé, qui fait ressortir la grandeur de ces personnages et de leur fraternité avec tous les hommes. Au lieu de se préoccuper de leur propre angoisse, comme Caligula et Clémence, par exemple, ils surmontent leur solitude et leurs déchirements personnels pour se faire solidaires avec leurs frères devant la souffrance, l'injustice et la mort. Leur victoire est de triompher de cette solitude.

Tarron et Rieux en triomphent pour se montrer d'autant plus attentifs à l'égard de leurs prochains, même du collaborateur, Cottard, et pour se dévouer à guérir les victimes de la peste. Diego surmonte sa peur de mourir seul pour reconnaître que mourir est dur pour tout le monde et que ce qui compte, ce sont les raisons de sa vie et non plus sa vie; son devoir de vaincre l'injustice faite à l'homme.¹ Et c'est leur isolement du peuple qu'ils servent qui marque la générosité de l'amour des justes;

"c'est cela l'amour, tout donner, tout sacrifier sans espoir de retour."²

C'est enfin le triomphe de la solitude par le sacrifice personnel fait au nom de la fraternité qui vient couronner le dernier ouvrage de Camus et ainsi son oeuvre.

¹ L'état de siège, pp.210,208,159.

² Les justes, p.72.

d'Arrast aide son ami le coq à tenir sa promesse de porter un rocher énorme à l'église. Il charge à son tour le rocher et le porte non pas à l'église mais à l'humble case de son ami dans le quartier le plus misérable du village. Par son sacrifice symbolique il affirme son amitié avec le coq et sa solidarité avec les pauvres, avec tous les hommes dans la misère.

En s'oubliant ainsi, d'Arrast retrouve une patrie après l'exil.¹ Jusque-là il s'était senti seul parmi les indigènes hostiles, étranger à une vie à laquelle il fallait des années pour pouvoir s'intégrer.² Mais après son geste de fraternité le frère du coq l'invite à s'asseoir avec eux. Il est totalement accepté. d'Arrast démontre que la patrie se trouve non seulement dans la nature, mais aussi, et surtout, chez les hommes. Et il semble qu'une 'grâce' l'aide à la retrouver, comme le dénuement et le don du silence aident Moursault, Rieux et Janine à s'oublier dans la nature. C'est comme si une force hors de lui le dirige. d'Arrast se trouve "sans qu'il sût comment" au côté du coq, et il se détourne du chemin de l'église³ "sans savoir pourquoi" et va vers la case. Et en retrouvant sa patrie, il a comme eux un sentiment vif de renaître.

1 "Ici, l'exil ou la solitude, au milieu de ces fous languissants et trépidants, qui dansaient pour mourir." ("La pierre qui pousse", voir L'exil et le royaume, pp.217,228).

2 *ibid.*, p.223.

3 *ibid.*, pp.239,241.

"Il écouta monter en lui le flot d'une joie obscure et haletante qu'il ne pouvait pas nommer. (...) le bruit des eaux l'emplissait d'un bonheur tumultueux. Les yeux fermés, il saluait joyeusement sa propre force, il saluait, une fois de plus, la vie qui recommençait."¹

Il arrive à faire l'impossible selon Clamence; à "s'oublier² pour quelqu'un, une fois, au moins." Il démontre ainsi que l'homme peut surmonter sa condition humaine, - 's'oublier' pour un autre, - et que l'amour et le royaume peuvent surgir de l'exil. En démontrant que l'expérience de la fraternité et de la communion ne sont pas que de pur hasard, mais la récompense accordée à ceux qui se sacrifient au nom de l'humanité, il donne la réponse définitive aux conclusions pessimistes des premiers ouvrages de Camus et de La chute.

La vérité se trouve en effet dans la réunion et non pas dans la séparation.

.

¹ "La pierre qui pousse", L'exil et le royaume, pp.243-4.

² La chute, p.167.

QUELQUES CONCLUSIONS

C'est ainsi la fraternité qui couronne l'oeuvre de Camus. Les points culminants en sont les moments de communion: le bain de mer nocturne de Rieux et Tarrou, et le geste de d'Arrast suivi de son acceptation par les indigènes, ses frères. Rieux, Tarrou et d'Arrast, comme les autres guérisseurs de la peste et les 'justes' démontrent que la patrie ne se trouve pas dans l'égoïsme ou la démesure, ou même seulement dans la nature, mais chez les hommes, dans l'oubli d'eux-mêmes et la solidarité avec les humiliés. C'est en s'oubliant dans l'amour et le service de l'humanité qu'ils triomphent de la solitude et dépassent ce "temps de l'exil, de la vie sèche, des âmes mortes"; et qu'ils trouvent une réponse à la question que pose toute l'oeuvre de Camus;

1
"Comment vivre sans la grâce?"

2

C'est avec raison que l'on a appelé Camus "un poète de la fraternité".

Est-ce que l'on peut donc parler d'une évolution des thèmes de la solitude et de la fraternité chez Camus? Dans une certaine mesure

1
Carnets II, pp.129-30. cf. ce que dit Camus dans une interview à la revue suisse Servir (1945): "Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment on peut se conduire quand on ne croit ni en Dieu ni en la raison." (Cité dans l'Édition de la Pléiade, p.1929).

2
N.A. Scott groupe Camus, Saint-Exupéry et Malraux sous le titre de "poètes de la fraternité."; Albert Camus, Bowes & Bowes, London, 1962.

oui. La solitude domine les premiers ouvrages, L'envers et l'endroit et le triptyque de l'absurde, tandis que la fraternité naît de la solitude dans les ouvrages de révolte et vient couronner L'exil et le royaume, le dernier ouvrage publié de Camus.

Mais dans les premiers ouvrages il y a des moments de lumière: la fidélité de Caesonia et d'Hélicon, qui témoignent de l'homme admirable qu'était autrefois Caligula; l'amour de Maria et son appel au bonheur; et les traits sympathiques notés chez Meursault, qui ne se montre pas totalement égoïste comme Caligula et Martha. Et dans les ouvrages suivants où la fraternité domine, on trouve l'égoïsme de Cottard, des citoyens prisonniers de la peste, de Clamence et du renégat; et même ceux qui luttent ensemble pour réduire le mal souffrent des déchirements personnels et de la solitude.

En outre les moments de communion ne durent pas. Il faut toujours 'recommencer', retourner à la vie de tous les jours: "la patrie se reconnaît toujours au moment de la perdre."¹ Si "La pierre qui pousse" ne montre pas cette descente c'est que dans les limites de la nouvelle on ne peut généralement représenter que le point culminant des événements.

Mieux vaut parler d'une tension partout présente entre les deux pôles de la solitude et de la fraternité, d'un équilibre entre l'exil et le royaume, symbolisé par les titres du premier et du

1

Noces, p.67.

dernier ouvrage, L'envers et l'endroit et L'exil et le royaume. Il s'agit d'un déplacement d'accent plutôt que d'un changement de position. L'accent se déplace de la solitude dans les premiers ouvrages pour se mettre sur la fraternité dans les ouvrages de révolte et ceux qui suivent.

C'est cette tension qui enrichit les thèmes de la solitude et de la fraternité. Comme j'ai remarqué, c'est la solitude qui met en valeur la fraternité. Sans son sentiment d'exil d'Arrast n'aurait pas été si sensible au moment d'être accepté par le coq et sa famille; et ce sont leurs déchirements personnels et leur isolement qui marquent la générosité de l'amour que portent les justes, Rieux et Tarrou, aux hommes qu'ils servent.

Cette tension entre la solitude et la fraternité fait partie d'un réseau d'opposés chez Camus, qui tenus continuellement en équilibre et représentant la complexité de la vie, font la grandeur de son oeuvre: la pauvreté et la lumière, la jeunesse et la vieillesse, le double visage de la nature - l'étrangeté et la parenté de l'homme au monde -, l'humiliation et la justice, la démesure et la mesure, le jugement et la compréhension, le désespoir et la joie, pour n'en citer que quelques-uns. Camus atteint ainsi la grandeur de l'art qu'il croit se trouve dans

"cette perpétuelle tension entre la beauté et la douleur, l'amour des hommes et la folie de la création, la solitude insupportable et la foule harassante, le refus et le consentement."¹

¹
Discours de Suède, p.60.

En représentant à la fois la solitude et la fraternité humaines, Camus affirme sa foi dans l'homme. Il démontre que malgré son sentiment d'exil, d'être un étranger vis-à-vis du monde et des autres hommes, l'homme peut se dépasser en autrui, briser la solitude et surmonter ainsi la condition humaine;

"pessimiste quant à la destinée humaine, je suis optimiste quant à l'homme."¹

La grâce est à la portée humaine. A ceux qui aiment et qui servent ensemble leurs semblables est accordée l'expérience d'une rare communion qui les unit au niveau le plus profond. Le lyrisme dont Camus décrit ces moments de communion de l'homme avec la nature et surtout de l'homme avec ses frères, donne la conviction que cette expérience est un des ^{sommets} de l'expérience humaine. Et si les moments de communion ne durent pas - si "la communion absolue dans le temps entier de la vie" est "une impossible exigence"² - les personnages de Camus démontrent que la fraternité peut quand même naître, que les hommes peuvent se retrouver pour quelque temps au moins, et que la vérité est dans la réunion.

Ces 'saints sans Dieu'³ réclament tous contre les fléaux et

¹ Actuelles, pp.216-7.

² L'homme révolté, p.323.

³ La peste, p.204.

l'injustice la grandeur de l'homme:

"il y a dans l'homme (...) une force que vous ne réduirez pas, une folie claire, mêlée de peur et de courage, ignorante et victorieuse à tout jamais."¹

Par leur dévouement et le sacrifice qu'ils font même de leur vie au nom de l'amour des hommes - au nom de la fraternité - Camus affirme

"qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser."²

Ainsi par les thèmes de la solitude et de la fraternité, en démontrant que les hommes peuvent se retrouver au-delà de l'exil et de la solitude qu'ils partagent, Camus remplit d'une façon exaltante la haute idée qu'il se fait de la vocation de l'artiste:

"réunir le plus grand nombre d'hommes possible" en leur offrant "une image privilégiée des souffrances et des joies communes."³

.

1 L'état de siège, p.176.

2 La peste, p.247.

3 Discours de Suède, pp.15,13.

BIBLIOGRAPHIE

I. OEUVRES D'ALBERT CAMUS

1. RÉCITS

L'étranger, Paris, Gallimard, 1942. (Edition Livre de poche, 1960).

La peste, Paris, Gallimard, 1947. (Edition Livre de poche, 1962).

La chute, Paris, Gallimard, 1956.

L'exil et le royaume, Paris, Gallimard, 1957.

2. THEATRE

Révolte dans les Asturies. Essai de création collective, Alger, Charlot, 1936. (Publiée dans Albert Camus: Théâtre, Récits, Nouvelles, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, Gallimard, pp.395-438).

Le malentendu suivi de Caligula, nouvelles versions, Paris, Gallimard, 1958.

L'état de siège, Paris, Gallimard, 1948.

Les justes, Paris, Gallimard, 1950. (Edition G. Harrap, London, edited by Edward O. Marsh).

3. ESSAIS

L'envers et l'endroit, Charlot, 1937. Réédité, avec une importante préface, Gallimard, 1958.

Noces, Charlot, 1938. Rééditées par Gallimard, 1947. (Edition 1950).

Le mythe de Sisyphe, Paris, Gallimard, 1942.

Lettres à un ami allemand, Paris, Gallimard, 1948.

Actuelles. Chroniques 1944-1948, Paris, Gallimard, 1950.

L'homme révolté, Paris, Gallimard, 1951.

Actuelles II. Chroniques 1948-1953, Paris, Gallimard, 1953.

L'Eté, Paris, Gallimard, 1954.

Actuelles III. Chronique algérienne 1939-1958, Paris, Gallimard, 1958.

Discours de Suède, Paris, Gallimard, 1958.

Carnets mai 1935-février 1942, Paris, Gallimard, 1962.

Carnets II janvier 1942-mars 1951, Paris, Gallimard, 1964.

Resistance, Rebellion and Death, translated from the French and with an introduction by Justin O'Brien, Hamish Hamilton, London, 1961.

4. PREFACES ET ARTICLES DIVERS (outre ceux qui sont publiés dans les oeuvres citées ci-dessus)

"L'intelligence et l'échafaud", Confluences, numéro spécial, no. 21-24: "Problèmes du roman", Juillet 1943 (publié dans L'Edition de la Pléiade, pp. 1887-94).

"Les exilés dans la peste", texte paru en 1943 dans Domaine français (publié dans L'Edition de la Pléiade, pp. 1951-9).

"Remarque sur la révolte", dans Existence (Collection La Métaphysique), pp. 9-23, Gallimard, 1945.

"Les archives de 'la Peste'", Les Cahiers de la Pléiade, Gallimard, 1947. (Publié dans l'édition de la Pléiade, pp. 1959-1965).

"Les meurtriers délicats", publié en janvier 1948 par La Table ronde (publié dans L'Edition de la Pléiade, pp. 1819-25).

Extraits des Carnets, voyage au Brésil: juin 1949 (publiés dans L'Edition de la Pléiade, pp. 2063-74).

"Herman Melville", Les Ecrivains célèbres, Editions Mazenod, tome III, 1952 (publié dans L'Edition de la Pléiade, pp. 1899-1903).

"Lettre à P.B.", consignée dans Carnets, 15 février 1955 (publiée dans L'Edition de la Pléiade, pp. 2053-5).

"Pour Dostoïevski", texte écrit en 1955, à l'occasion d'un hommage collectif de Radio Europe à Dostoïevski (publié dans L'Edition de la Pléiade, pp. 1878-80).

"Conférence prononcée à Athènes sur l'avenir de la tragédie", 1955 (texte inédit en France; publié dans L'Edition de la Pléiade, pp. 1699-1709).

- "Lettre à Roland Barthes sur La peste", dans Club, février 1955 (publiée dans l'Édition de la Pléiade, pp. 1965-7).
- "Préface aux Oeuvres complètes, de Roger Martin du Gard, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1955.
- "Préface à l'édition américaine du théâtre", datée de décembre 1957 et placée en tête de Caligula and three other plays, Knopf, éditeur, 1958 (publiée dans l'Édition de la Pléiade, pp.1727-32).
- "Parties and Truth", Encounter, April 1957, Vol. VIII, No. 4, pp.3-5 (London); Interview reprinted from Tempo Presente.
- "Réflexions sur la guillotine", dans Réflexions sur la peine capitale, en collaboration avec A. Koestler, Gallmann-Lévy, 1957.
- "De l'insignifiance", Cahier des saisons, 1959 (publié dans l'Édition de la Pléiade, pp.1895-8).
- "Pourquoi je fais du théâtre", "Gros plan" télévisé (12 mai 1959) dont le Bulletin de liaison de la Comédie de l'Est a publié des extraits. (publié dans l'Édition de la Pléiade, pp.1718-1726).
- Albert Camus: Théâtre, Récits, Nouvelles, Préface par Jean Grenier. Textes établis et annotés par Roger Quilliot. Bibliothèque de la Pléiade, NRF 1962.

II. OUVRAGES CONSULTÉS

1. OUVRAGES CONSACRÉS A CAMUS

- Brée, G. Camus, Rutgers University Press, New Jersey, 1959.
- Brée, G., ed., Camus: A Collection of Critical Essays, Prentice-Hall, New Jersey, 1962.
- Brisville, J.-C. Camus, la Bibliothèque Idéale, Collection dirigée par Robert Mallet, Gallimard, 1959.
- Cruickshank, J. Albert Camus and the Literature of Revolt, London, Oxford University Press, 1959 (Galaxy Book edition, New York, Oxford University Press, 1960, including "A Tribute to Albert Camus" delivered at l'Institut Français, London. 1960).

- Hanna, T. The Thought and Art of Albert Camus, Chicago, 1958.
- King, A. Camus, Oliver & Boyd Ltd., Edinburgh & London, 1964.
- Lebesque, M. Camus par lui-même, "Ecrivains de toujours" d.r. Editions du seuil, 1963, Bourges.
- Luppé, R. de Albert Camus, Editions Universitaires, Paris, 1952.
- Maquet, A. Albert Camus ou l'invincible été, Nouvelles Editions Debresse, Paris, 1955.
- Quilliot, R. La mer et les prisons, Paris, Gallimard, 1956.
- Scott, N.A. Albert Camus, London, 1962.
- Thody, P. Albert Camus 1913-60, Hamish Hamilton, London, 1961.

2. REVUES: NUMEROS CONSACRES A CAMUS

Esprit, "Les Carrefours de Camus", janvier 1950, 18e année, no.163. Contient deux études importantes:
Bespaloff, R., "Le monde du condamné à mort";
Mounier, E., "Albert Camus, ou l'appel des humiliés".

La Nouvelle Revue Française, "Hommage à Albert Camus 1913-1960", 1er mars 1960, 8e année, no.87.

Preuves, "Albert Camus", avril 1960, no.110.

La Revue des Lettres Modernes, "Configuration Critique d'Albert Camus I": "L'étranger à l'étranger: Camus devant la critique anglo-saxonne", nos.64-66, vol.VIII, automne 1961.

Symposium, vol. XII, nos. 1-2, Spring-Fall, 1958.

La Table Ronde, "Albert Camus", no.146, février 1960.

Yale French Studies, "Albert Camus", no.25, spring 1960.

3. VOLUMES CONTENANT DES ETUDES SUR CAMUS

- Albérès, R.M. La révolte des écrivains d'aujourd'hui,
Corréa, Paris, 1949, pp.65-81.
- L'aventure intellectuelle du XXe siècle
1900-50, La Nouvelle Edition, Paris,
1950.
- Histoire du roman moderne, Albin Michel,
Paris, 1962.
- Boisdeffre, P.de "Albert Camus", dans Métamorphose de la
littérature, t.II, Alsatia, Paris, 1951.
- Brée, G. (& Guiton, M.) An Age of Fiction, London, 1958.
- Castex et Surer Manuel des études littéraires françaises:
XXe siècle, Hachette, Paris, 1953
(Edition de 1959), pp.139,146.
- Cruickshank, J., ed. The Novelist as Philosopher: Studies in
French Fiction 1935 - 60, Oxford
University Press, 1962.
- Highet, G. The Classical Tradition, Oxford, 1949.
- Lalou, R. Le théâtre en France depuis 1900, Paris,
1951.
- Maurois, A. De Proust à Camus, Paris, 1963.
- Mounier, E. L'espoir des désespérés, Editions du
Seuil, Paris, 1953.
- Peyre, H. The Contemporary French Novel, Oxford
University Press, Oxford, U.S.A., 1955;
3rd printing, 1959.
- Picon, G. "Albert Camus", dans Panorama de la
nouvelle littérature française, Gallimard,
Paris, 1949. (Edition de 1960).
- Simon, P.-H. "Albert Camus ou l'invention de la
justice", dans L'homme en procès, La
Baconnière, Neuchâtel, 1950.
- Procès du héros, Edition du Seuil, Paris,
1950.
- "Albert Camus", dans Témoins de l'homme:
La condition humaine dans la littérature
contemporaine, Librairie Armand Colin,
Paris, 1952.

Simon, P.-H. Théâtre et destin: La signification de la renaissance dramatique en France au XXe siècle, Paris, 1959.

Histoire de la littérature française au XXe siècle, 1900-50, Tome II, Armand Colin, Paris, 1963.

Tylden-Wright, D. The Image of France, London, 1957

Wilson, C. The Outsider: An inquiry into the nature of the sickness of mankind in the twentieth century, Victor Gollancz, London, 1958.

4. ETUDES PUBLIEES EN REVUES

d'Aubarède, G. "Rencontre avec Albert Camus", Les nouvelles littéraires, 10 mai, 1951, pp. 1,6.

Ayer, A.J. "Novelist-Philosophers - VIII: Albert Camus", Horizon, vol.XIII, no.75, March 1946, pp.155-168.

Barnard, R. "Man as Artist", Peace News, no. 1586, London, Nov.18, 1966, pp.1,4.

Busst, A.J.L. "A Note on the Eccentric Christology of Camus", French Studies, vol. XVI, Jan. 1962, no. 1, pp.45-50.

Conilh, J. "Albert Camus, L'exil sans royaume", Esprit, avril 1958 (pp.529-43) et mai 1958 (pp.673-92).

Fairbairn, G. "Reacting to Camus", Nation, October 7, 1961, pp.22-3.

Haroutunian, L.M. "Albert Camus and the White Plague", Modern Language Notes: French Issue, vol. 79, no. 3, May 1964, pp.311-5.

Hicks, G. "The Search for the Ideal Absurdity", "Literary Horizons", Saturday Review, Sep. 3, 1966, pp.21-2.

Hochberg, H. "Albert Camus and the Ethic of Absurdity", Ethics, Jan. 1965, vol. LXXV, no. 2, pp.87-101.

- Moeller, C. "The Image of Man in Modern Literature", Frontier, autumn 1965, III, vol. 8, pp.175-80; and spring 1966, I, vol. 9, pp.57-61 (publié originellement dans La Revue Nouvelle, April 1965).
- Roynet, L. "Albert Camus chez les chrétiens", La vie intellectuelle, vol. 17, 1949, pp.336-351.
- Russell, J. "The Existential Theatre", Horizon, May, vol. XI, no. 65, 1945, special number, News out of France, pp.319-29.
- Toynbee, P. "Some Trends and Traditions in Modern French Literature", Horizon, May, vol. XI, no. 65, 1945, special number, News out of France, pp.347-361.
- Wolkowsky, M. "Camus and His Art", Review of Carnets, The Bulletin, July 2, 1966.